



Un accès facile vers le monde entier: **GeoPost Yurtiçi...**

GeoPost
yurtickargo

444 99 99
www.geopostyurtici.com.tr

DPD

Économie



Selçuk Önder

Cadre francophone et membre de la Chambre de commerce franco-turque, il répond à nos questions concernant les sociétés turques installées en France...

Page 7

Politique



Barah Mikail

Chercheur à l'IRIS et spécialisé dans le Moyen-Orient, il explique l'importance de la médiation turque dans la résolution des crises dans cette région.

Page 9

Événement



Necati Utkan

Président turc du comité d'organisation mixte de « la Saison turque en France », il nous explique les projets et les objectifs de ce grand événement.

Page 15

Le programme, « l'Oréal-UNESCO pour les Femmes et la Science » remporte un grand succès en Turquie

Yasemin Ahsen Böre travaille pour l'Oréal depuis 1987 et, depuis 10 ans, elle en est la directrice des relations publiques, après avoir occupé différentes fonctions. Elle est aussi la responsable d'un programme à double dimension, nationale et internationale, très important : « l'Oréal-UNESCO pour les Femmes et la Science » qui a pour but de soutenir les femmes scientifiques du monde en leur octroyant une bourse.

Pouvez-vous nous parler de ce programme ?

Ce programme de dimension internationale, programme les Femmes et la Science, est né à Paris en 1998 de la coopération entre l'Oréal et l'UNESCO. Le but de ce programme est de faire connaître au public et au monde entier les femmes qui ont fait de grandes découvertes, d'encourager les jeunes générations et de renforcer la présence des femmes dans le domaine scientifique. Cinq lauréates originaires des cinq continents perçoivent une bourse de 100 000 dollars afin de pouvoir poursuivre leurs recherches. La deuxième étape de ce programme est la sélection de trois femmes scientifiques sur chacun des cinq continents. Ces quinze femmes bénéficient d'une bourse de 40 000 dollars pendant deux ans après avoir été acceptées dans une université en dehors de leur pays d'origine.



Yasemin Ahsen Böre

L'objectif est de leur offrir la possibilité de se former dans un milieu différent. 52

lauréates ont été choisies jusqu'à nos jours. 120 jeunes boursiers provenant de 67 pays ont aussi reçu notre aide.

La dimension nationale de ce programme (Turquie) est le prolongement du programme mondial qui dure depuis 10 ans. Les « Bourses de soutien aux jeunes femmes scientifiques » de l'Oréal Turquie ont débuté en 2003 et ont pour but d'encourager les travaux des femmes scientifiques turques. Six bourses d'une valeur de 12 000 dollars sont attribuées à six chercheuses, trois dans les sciences de la vie, trois dans les sciences des matériaux. Pour bénéficier de cette bourse, il faut être titulaire d'un doctorat, être âgée de moins de 40 ans et avoir prouvé ses capacités de scientifique. Les recherches doivent être novatrices, authentiques, visant les problèmes du pays et être au service de l'humanité.

(lire la suite page 10)

L'équipe turque, la surprise de l'Euro 2008



(lire la suite page 18)

Les juifs de Turquie Rencontre avec le grand rabbin, Rav Isak Haleva



(lire la suite page 12)

La Mort bleue, un roman de Hüseyin Latif par Marine Deneufbourg



(lire la suite page 15)

Soirée de solidarité au Lycée Notre Dame de Sion



Sezen Aksu

Sezen Aksu, le plus grand nom de la chanson turque, a chanté au profit de la fondation « Mor Çatı » (Le Toit violet) œuvrant contre les violences faites aux femmes en Turquie.

(lire la suite page 17)

Le nouveau défi de la politique étrangère turque

Kemal İnat est chercheur à l'Université de Sakarya, spécialiste du Proche-Orient et de l'UE. Il nous parle du concept de « zéro problème avec les voisins » pour la politique étrangère turque et nous analyse les opinions hostiles à l'adhésion de la Turquie à l'UE.

Que pensez-vous des idées défavorables à l'entrée de la Turquie dans l'UE qui circulent aussi dans l'actuel gouvernement allemand ?

Alors que des raisons pragmatiques pousseraient à créer de bonnes relations avec la Turquie, les inquiétudes électorales des politiciens les incitent à prendre leurs distan-



Kemal İnat

ces avec elle. L'exemple français illustre à merveille ce propos : alors que Chirac était pour l'adhésion de la Turquie à l'UE vers la fin de son premier mandat, les inquiétudes électorales ont poussé son camp à être clairement contre son entrée dans l'Union. Pour en revenir à l'Allemagne, on perçoit

(lire la suite page 3)



Le marchand d'artichauts de Bayrampaşa

Arif İşbilen, professeur retraité, est arrivé à Istanbul. Il voulait, dit-il, passer en Turquie un été qui s'annonce chaud, résider quelque temps à Istanbul. Nous nous sommes donné rendez-vous pour fêter son arrivée. C'est un amateur de narguilé et nous nous sommes retrouvés à Moda, chez Bomonti. Voyez tout ce qu'il m'a raconté, en fumant son narguilé loin de la politique et du foot :



* Dr. Hüseyin Latif

(lire la suite page 8)

L'adhésion de la Turquie à l'UE : une question fondamentalement politique



* Didier Billion

En France, le dossier turc est instrumentalisé pour des raisons électoralistes : ce fut un des paramètres de la campagne lors des élections européennes de 2004, puis lors de la campagne référendaire

sur le traité constitutionnel européen et même lors de la campagne présidentielle de 2007. Depuis, on parle beaucoup moins de la Turquie. Au sommet de l'exécutif, les voix sont discordantes : alors que Kouchner et Jouyet sont plutôt favorables à l'entrée de la Turquie, le président Sarkozy n'est pas du même avis. Ce dernier a fait de nombreuses déclarations sur le sujet, ses positions à l'encontre de la Turquie sont certes partagées par certains pays de l'UE, mais pas par tous, notamment pas par le Royaume-Uni, l'Espagne, l'Italie. Entre le discours du candidat Sarkozy et celui du président élu, il y a certes une marge, en France comme à l'étranger c'est toujours le cas. Quand on est au pouvoir, le principe de réalité impose des concessions, des compromis, des négociations.

Sur un autre sujet, alors que Nicolas Sarkozy déclarait : « le point de croissance supplémentaire, j'irai le chercher moi-même », aujourd'hui il dit ne rien pouvoir faire, les caisses étant vides selon sa propre expression. La bulle Sarkozy a été crevée très vite et, concernant la Turquie, Sarkozy a été obligé de relativiser partiellement son opposition systématique, même si celle-ci n'est plus à la une des médias et des polémiques.

Sur le fond toutefois et pour ce qui concerne les relations franco-turques, on ne voit pas d'amélioration et, au plan économique, beaucoup d'indicateurs montrent que les intérêts français paient pour les positions du président, ainsi d'ailleurs que pour les votes parlementaires successifs sur la question arménienne. La Turquie a avalé un certain nombre de couleuvres qu'elle n'a pas digérées, ce qui est somme toute normal. Sur l'avenir des rela-

tions entre la France et la Turquie, je ne suis ni optimiste ni pessimiste, tout est ouvert, mais pas automatique.

Par ailleurs, tous les sondages réalisés en Turquie, les articles de presse, les débats, montrent une forte désillusion vis-à-vis de l'idée européenne et de la perspective d'intégration à l'UE. Ce phénomène peut durer des mois, voire des années, mais la question est fondamentalement politique. Les peuples sont théoriquement libres de choisir et l'alternative est la suivante : « L'UE ou autre chose ? » La réponse classique est : « Il est possible de se tourner vers l'Est, la Russie, l'Iran ». Certes, la Turquie doit s'entendre avec ces pays mais, de mon point de vue, cela ne remplacera pas l'idée européenne en tant que projet de société. Depuis des siècles, et plus précisément depuis la période kémaliste, la Turquie a les yeux tournés vers l'Ouest et non vers l'Est, son projet de société se construit vers l'Occident et principalement l'Europe. Même si rien n'est parfait, à ce jour rien ne me semble pouvoir remplacer le projet européen et, sur le moyen terme, je suis raisonnablement optimiste. La période difficile pourra peut-être durer des années, mais les relations entre la Turquie et l'UE ne doivent pas être réduites aux relations franco-turques. La majorité politique française a beau être aujourd'hui la

pointe avancée des opinions hostiles à la Turquie, elle ne peut pas prendre seule de décision à la place de l'UE ; elle peut l'influencer, elle a un rôle important, mais pas déterminant. Le meilleur exemple est le projet d'Union méditerranéenne, sur lequel Nicolas Sarkozy a dû faire de très importantes concessions pour obtenir l'accord de ses partenaires européens. En Turquie, certains pensent que si la France

ne veut pas son intégration, elle pourra l'imposer à l'UE, mais ce n'est pas vrai.

Quant à la situation actuelle en Turquie, la crise politique qui a précédé l'élection du président de la République est dépassée, les institutions turques ont continué à fonctionner et les élections législatives anticipées se sont bien déroulées. La victoire de l'AKP a été nette et sans appel. Localement, le bilan de l'AKP a été perçu positivement car les municipalités et les réseaux d'entraide municipaux ont amorti l'impact négatif du libéralisme économique. Si les indicateurs économiques sont corrects, les inégalités sociales restent flagrantes en Turquie et le problème reste fondamentalement le manque d'alternative politique. L'AKP est un regroupement partisan de sensibi-

lités compliquées à gérer, même par un Erdogan au charisme fédérateur ; ce dernier a de plus en plus de difficultés à trouver un axe mobilisateur pour son parti et son électorat. Pendant son premier mandat, de 2002 à 2007, l'UE

était au centre de sa politique mais on n'en est plus là aujourd'hui et le nationalisme reste probablement un défi majeur pour l'avenir du pays car, dans un climat de déception vis-à-vis de l'Union européenne, les nationalistes ont plutôt le vent en poupe. Alors qu'il s'agit de promouvoir une alternative laïque, démocratique et proeuropéenne. Le courant « Seconde République » est formé d'intellectuels incapables de constituer un appareil politique et, même s'ils posent de bonnes questions, ils n'ont jamais su se hisser au niveau de leurs responsabilités. Le CHP n'est pas une véritable opposition, il ne fait que tenir des discours pavloviens et Deniz Baykal ne mène pas une opposition constructive. Il faut rompre avec le souverainisme exacerbé qui n'est pas une voie

politique d'avenir. De ce point de vue, Baykal a empêché la cristallisation d'une réelle opposition. L'AKP a de beaux jours devant lui sans opposition véritable, mais il comporte aussi ses propres contradictions. Le problème de l'AKP est de réactiver un projet fédérateur, on ne sait pas si ce sera l'Europe. Facteur aggravant : les risques d'interdiction qui pèsent sur lui le handicapent fortement et si le processus d'interdiction était mené à son terme, cela constituerait une grave erreur politique.

La société turque n'est pas bloquée, mais c'est le niveau de représentation politique qui peut se bloquer. La jeunesse turque et la société civile veulent que les choses évoluent. Certes, c'est politiquement confus, mais des aspirations existent, il y a en Turquie de prometteuses ressources économiques, intellectuelles et culturelles, qui n'existaient pas sous cette forme il y a dix ans, mais cela ne suffit pas. Il faut un tuyau pour canaliser la vapeur, sinon celle-ci se disperse. Il faut un nouveau parti politique capable de capter ces aspirations et soit en situation de proposer un projet politique mobilisateur.

Pour terminer, il faut évidemment poursuivre les pourparlers d'adhésion, même si le rythme de la construction européenne est lent et si la Turquie avait peut-être sous-estimé l'ampleur de la tâche. Cet énorme travail peut être facilité si un objectif clair et un agenda précis sont fixés. Il faut donc continuer à travailler les différents chapitres.

Pour l'UE, la poursuite du débat sur la Turquie, pays largement méconnu, implique un travail pédagogique des universitaires, des experts, des journalistes, sans sous-estimer les difficultés internes de l'Union. Les Turcs pensent que ce n'est pas leur problème, et pourtant cela l'est de facto : il faut qu'elle s'approprie les problématiques européennes et comprenne qu'il existe au sein de l'UE de nombreux citoyens favorables à son intégration pleine et entière. C'est l'enjeu d'un combat de longue haleine.

* Didier Billion, Directeur adjoint de l'IRIS

Entre la Turquie et l'Europe : des liens indéfectibles



* Mireille Sadège

C'est presque étrange... alors qu'un certain nombre de responsables politiques tentent par tous les moyens d'écartier la Turquie de l'UE, le hasard des choses (est-ce vraiment un hasard ?)

place la Turquie au cœur de l'actualité européenne. Au cours du récent Euro 2008, alors que certains Européens se demandent ce que la Turquie fait dans des compétitions européennes, une large majorité admire et applaudit les joueurs turcs d'avoir redonné ses lettres de noblesse au football, car ils l'ont ramené à ce qu'il est : un jeu concentré d'émotion et susceptible de basculer à tout moment. Eh oui, la Turquie a été la grosse

surprise de cet Euro 2008. C'est grâce à la détermination de ses joueurs, à leur faculté de ne jamais renoncer ni s'avouer vaincus que la Turquie a mérité d'arriver en demi-finale et, même si elle a dû s'incliner face à son adversaire, cela n'éclipsera pas son superbe parcours durant cet Euro. Les joueurs turcs ont tout donné non seulement pour prouver qu'ils méritent leur place parmi les meilleures équipes européennes mais aussi qu'ils méritent tout simplement d'être européens.

Mais la question de la Turquie ne se limite pas aux matches de l'Euro 2008, elle a été à l'ordre du jour lors des réformes des institutions françaises et, là, il faut saluer la décision des sénateurs qui ont su repousser une proposition discriminatoire à l'égard de la

candidature de la Turquie à l'UE. En agissant de la sorte, non seulement ils ont opté pour le principe de l'égalité mais, surtout, ils n'ont pas oublié les liens d'amitié qui existent entre nos deux pays, ce qui semble trop souvent négligé par les responsables politiques français.

Il ne fait aucun doute que durant la présidence française de l'UE, Nicolas Sarkozy aura à gérer la question de l'adhésion de la Turquie à l'UE, mais il reste à voir s'il saura, comme il l'a promis, être le « porteparole loyal et impartial » de l'ensemble de 27 États membres, compte tenu de la forte pression des antiturcs de sa majorité.

Que ce soit lors du lancement de l'Union pour la Méditerranée courant juillet ou bien au cours de l'ouverture de nouveaux chapi-

tres de négociation avec Ankara ou encore à la suite des plaidoiries en juillet de la Cour constitutionnelle turque – qui pourrait interdire le parti au pouvoir démocratiquement élu – la Turquie ne quittera pas l'actualité de l'Europe. En fait, les liens attachant l'Europe à la Turquie sont d'une nature telle qu'il semble très difficile de les dénouer, voire de les contourner, n'en déplaise à certains.

Pour finir, rappelons que le « non » irlandais met le président Sarkozy dans une position assez inconfortable en l'obligeant à trouver des solutions afin de redémarrer les tentatives d'adoption du traité constitutionnel et que cela réduira considérablement l'élan qu'il comptait donner à l'UE.

* Mireille Sadège, journaliste
Docteur en histoire des relations internationales

Les problèmes de sécurité au Moyen-Orient



* Haydar Çakmak

Le Centre de recherches et d'études stratégiques (SAREM), lié à la présidence de l'État-major des armées, a organisé les 5 et 6 juin 2008, à l'Académie de guerre d'Istanbul, un de ses symposiums internationaux sur la sécurité, devenus désormais traditionnels. Le thème de cette année était : « Le Moyen-Orient : son avenir dans des conditions incertaines et les problèmes de sécurité ». On a pu compter 865 participants venus de divers pays du monde tels que les États-Unis, la Chine, la Russie, le Japon, l'Italie, la France, l'Allemagne, l'Irak ou la Jordanie. Durant deux jours, les experts – universitaires, politiciens, militaires, journalistes – se sont entretenus des problèmes du Moyen-Orient, des politiques des pays concernés et des prévisions relatives à l'avenir de la région. Dans son discours d'ouverture, le général Yaşar Büyükanıt, chef de l'État-major, a abordé le terrorisme du PKK en s'adressant aux États-Unis et aux groupes kurdes d'Irak du Nord d'abord, puis à un certain nombre d'États de la région et d'Europe, pour leur laisser entendre que, directement ou indirectement, ils favorisaient le terrorisme contre la Turquie.

Il a précisé que la présence d'armes à longue portée présentes dans la région constituait un problème sérieux et a souligné que durant la domination des Turcs ottomans dans la région, aucun problème ethnique ou de communauté religieuse ne s'était posé et qu'il fallait tirer les leçons de cette époque.

Les spécialistes présents, du Moyen-Orient ou de l'extérieur, ont globalement critiqué les politiques américaines au Moyen-Orient et ont accusé les États-Unis de poursuivre une nouvelle politique impérialiste. Les Américains présents au symposium ont parfois eu du mal à maîtriser leurs nerfs et Jack Crouch, ancien adjoint au sous-secrétariat d'État à la Défense et conseiller au ministère de la Défense, a répondu à certaines critiques, refusant celles qu'il estimait trop anti-américaines. Le Prof. Kamel S. Abou Jaber, ancien ministre jordanien des Affaires étrangères et de la Défense, a, dans une allocution intéressante lors du symposium, comparé le Moyen-Orient de la période ottomane avec celui d'aujourd'hui et, attirant l'attention sur l'état problématique du Moyen-Orient actuel, il a constaté que l'ordre ottoman était préférable. Affirmant que les Turcs étaient aimés par les peuples du Moyen-Orient, qui leur faisaient confiance, il a noté que la Turquie devait s'intéresser davantage aux problèmes du Moyen-Orient. Il a ajouté que les Turcs sont présents dans la région depuis 800 ans, que la puissance militaire et économique de la Turquie était certaine et que, pour l'instauration de la paix et de la fraternité dans la région, il était convaincu que la Turquie serait plus efficace que n'importe quel autre pays. Le Moyen-Orient a toujours été au centre de l'actualité du monde, tant par son potentiel historique qu'économique et c'est dans cette région que les trois religions monothéistes – le judaïsme, le christianisme et l'islam – sont

apparues. Berceau d'une grande diversité de cultures, la région a permis à celles-ci de vivre, de se répandre, comme elle a été la cause de leur disparition et de nombreux conflits. À partir du XX^e siècle, la région est devenue le domaine d'intervention des puissances impérialistes, du fait de l'existence du pétrole et du gaz. Celles-ci ont créé et entretenu des conflits ethniques, communautaires et religieux, afin de troubler la paix et de légitimer ainsi leur intervention, en vue de se rendre utiles et de rétablir l'ordre.

L'intervention extérieure au Moyen-Orient et le sous-développement des peuples moyen-orientaux ont de nombreuses causes, certaines étant plus importantes que d'autres.

Voici, en résumé, ce qui ressort de ce symposium :

- En général, les peuples moyen-orientaux n'utilisent que la moitié de leurs intelligences, raisons et aptitudes. En effet, les femmes sont soit absentes, soit très faiblement présentes dans la vie sociale et économique.

- Comme il n'y a souvent ni liberté ni même espoir de liberté, les États du Moyen-Orient ne peuvent tirer parti des capacités créatives de leurs populations.

- Chez les peuples moyen-orientaux, l'esprit révolutionnaire n'existe pas ou existe très faiblement.

- Traditionnellement, les peuples moyen-orientaux n'ont pas l'esprit d'insurrection.

- Étant donné le régime et le système étatique, les personnes capables et bien formées ne peuvent accéder à l'administration du pays.

- Au Moyen-Orient, les responsables n'ont pas modifié les structures féodales au XX^e siècle, et cela risque de continuer au XXI^e siècle.

- Au Moyen-Orient, la liberté de culte existe mais elle est détournée par des personnes ou groupes mal intentionnés, ignorants et sans éducation. Au Moyen-Orient, y compris en Turquie, les personnes et groupes fondamentalistes ne se satisfont pas de choisir leur propre religion, mais tentent de décider pour les autres musulmans et cela engendre les problèmes. En effet, chacun devrait avoir la même liberté de ne pas pratiquer le culte religieux, que de le pratiquer. Dans certains pays, les commerces sont obligés de fermer le vendredi et aux heures de prière ; on fait aussi pression sur les gens pour qu'ils pratiquent ou fassent semblant de pratiquer leur culte religieux. Or, l'islam interdit catégoriquement de telles pratiques. D'ailleurs, la condition nécessaire pour être musulman, c'est de prononcer « la parole de témoignage » et d'en respecter les préceptes. La raison en est que la personne qui adopte la foi musulmane pratique le culte de sa propre volonté. Au Moyen-Orient, étant donné son influence et sa diffusion généralisée, la religion musulmane est constamment utilisée, même abusivement, par des groupes ayant des arrière-pensées.

- Ils ne sont pas industrialisés.

- Les revenus sont très inégaux et la corruption trop présente

- Les dépenses d'armement sont excessives.

* Prof. Dr. Haydar Çakmak
Université de Gazi
Directeur du Département des Relations Internationales

À partir du XX^e siècle, la région est devenue le domaine d'intervention des puissances impérialistes, du fait de l'existence du pétrole et du gaz.

Le nouveau défi de la politique étrangère turque

(Suite de la page 1)

différemment la Turquie dans ce pays. Actuellement, le gouvernement associe le Parti démocrate-chrétien et le Parti social-démocrate. L'attitude générale de ce parti envers l'entrée de la Turquie dans l'UE est négative mais sans rapport avec la recrudescence des courants nationalistes en Europe. C'est une situation liée à la perception de l'UE : les démocrates-chrétiens voient l'UE comme un « club des chrétiens ». Lors de la réunion des partis démocrates-chrétiens d'Europe en 1997, le président du parti allemand Helmut Kohl avait dit clairement que « l'UE était un club de chrétiens où la Turquie n'avait pas sa place » et, en 2002, Valéry Giscard d'Estaing avait tenu des propos semblables. Les démocrates-chrétiens d'Allemagne pensent que la pleine adhésion de la Turquie pourrait nuire aux fondements culturels de l'UE. Les positions du Parti social-démocrate, au pouvoir dans la coalition, et des Verts qui font partie de l'opposition en Allemagne, sont plus honnêtes. Ils disaient : « Nous voulons que la Turquie soit un pays démocrate qui respecte les droits de l'homme » et défendaient l'idée qu'il fallait « donner une perspective pour encourager la Turquie ». Leur idée principale était que « cette perspective (l'entrée dans l'UE) pourrait renforcer les partisans de la démocratisation en Turquie ». Les réformes politiques de ces dernières années en Turquie ont été réalisées avec cette perspective de l'UE sans trop d'opposition à l'intérieur du pays. En résumé, les sociaux-démocrates ne voient pas l'UE comme une union des chrétiens, mais la perçoivent comme une union de pays qui respectent la démocratie, les droits de l'homme et la supériorité du droit. L'atmosphère négative en Allemagne et dans d'autres pays est donc une période transitoire liée à la conjoncture. Si l'on suppose que l'éventuelle adhésion de la Turquie se fasse dans 10 ou 15 ans, ce sont les gouvernements de ce moment et les positions des peuples à cette période qui devront en débattre. L'homme est l'ennemi de ce qu'il ne connaît pas et si nous arrivons à faire connaître la Turquie à l'UE, les préjugés tomberont, les opinions des peuples changeront et cela se répercutera sur les politiques des pouvoirs en place.

Si la Turquie devient membre de l'UE, cette dernière sera voisine du Proche-Orient. Selon vous, est-ce un risque pour l'UE ?

Les démocrates-chrétiens craignent une instabilité de l'UE qui deviendrait voisine de zones de conflit suite à l'adhésion de la Turquie. Mais l'Europe veut être influente dans la politique mondiale et une des régions où elle devrait être influente, c'est le Proche-Orient, où les ressources énergétiques sont nombreuses. Bien qu'ils soient à 6000 km de distance, les États-Unis sont influents dans

la région alors que le Proche-Orient est voisin de l'UE, qu'elle le veuille ou non. C'est pourquoi de plus en plus de personnes au sein de l'UE disent qu'il faut « être influent au Proche-Orient ». Une Union qui veut être présente au Proche-Orient ne doit pas ignorer la Turquie. Ceux qui pensent dans ce sens et qui forment la base de la politique actuelle de l'UE sont favorables à l'adhésion de la Turquie. Mais ceux qui pensent que le Proche-Orient est un risque, à l'instar des démocrates-chrétiens, sont contre l'entrée de la Turquie. Si l'on regarde de près les déclarations des leaders qui soutiennent l'adhésion de la Turquie après le sommet d'Helsinki, ils conçoivent tous que la Turquie, en devenant membre de l'UE, aura un apport positif en termes de sécurité.

Est-ce que le gouvernement actuel a des points de vue différents à propos du Proche et Moyen-Orient de ceux des anciens gouvernements ?

Quand on observe les axes de la politique extérieure du pouvoir actuel, on s'aperçoit qu'elle a plusieurs tendances et vise à de bonnes relations avec les pays voisins. Cette position existait aussi au temps du ministre d'Ismail Cem, mais elle était plus limitée au sein de la coalition. « Zéro problème avec les voisins » correspond au discours d'une politique extérieure à plusieurs facettes du gouvernement, qui peut perturber les États-Unis, avec qui nous avons eu des liens de dépendance déséquilibrés pendant certaines périodes. À cause d'une habitude datant de la guerre froide, les décisions politiques étaient prises par les États-Unis et la Turquie n'avait qu'à s'y conformer. Si elle dit : « Je ne veux pas de relations hostiles avec mes voisins, je veux des liens économiques », cela contrariera les États-Unis qui attendent qu'elle soutienne leur politique de pression appliquée aux pays voisins. Ils n'ont pas apprécié la visite du président Sezer en Syrie en 2005 et la solidarité avec l'Iran au sujet du PKK est contraire à la politique d'isolement de l'Iran tenue par les États-Unis. Face à eux, qui souhaitent intervenir militairement en Iran, la Turquie veut trouver une solution à ce problème par la voie diplomatique, avec la Russie et la Chine, position qui n'est pas appréciée par les neo-conservateurs aux États-Unis. Malgré toutes ces réactions, la Turquie devrait suivre envers ses voisins et le monde entier une politique fondée sur ses propres intérêts, et avoir pour principe de ne pas plier face aux forces mondiales comme les États-Unis en cas de conflit contre lesdits intérêts, sans toutefois leur tourner le dos, et doit convaincre que ce principe d'égalité profitera à chacun.

* Propos recueillis par
Berk Mansur Delipinar



Pour l'Iran, tout est-il fini ?



* Mehmet Seyfettin Erol

Devenu une des puissances décisives dans la lutte globale pour le pouvoir, l'Iran utilise au maximum la « guerre dissimulée » entre les États-Unis et la Russie, dans le nouveau grand jeu des influences entre pays et il devient le préféré du bloc anti-américain en tant qu'un des plus grands obstacles aux projets des États-Unis, notamment en Afghanistan et en Irak. Si bien que l'administration américaine a désormais compris que, tant qu'il y aura l'Iran, elle ne pourra réaliser ses projets en Afghanistan et au Moyen-Orient. Par conséquent, l'ordre du jour principal et prioritaire du Pentagone, c'est désormais l'Iran. Dans cette perspective, du point de vue du Pentagone, il y a deux options : la méthode de « la persuasion douce » ou celle de « la persuasion ferme ». Washington finit d'élaborer ses derniers travaux sur ces deux options. Si l'Iran prête l'oreille aux derniers appels « pacifiques », prend sa place dans la construction du nouveau système international centré sur l'Occident et joue le rôle qu'on lui attribue, alors on lui souhaitera la « bienvenue » avec un grand feu d'artifice ; sinon, toutes les bombes américaines stockées (y compris les armes nucléaires de petite dimension) seront déversées sur l'Iran, ce qui serait peut-être le commencement de la fin du monde.

En effet, l'intense activité diplomatique autour de l'Iran (en d'autres termes, la politique de l'encerclement), le rôle de médiation entre Israël et la Syrie (autrement dit, les efforts pour neutraliser la Syrie), le Liban qu'on essaie de stabiliser avec le support de l'Occident (et dans ce cadre, une nouvelle période de lutte efficace contre le Hezbollah, avec un gouvernement renforcé par le duo États-Unis-Israël), l'atmosphère instable en Turquie et les travaux de « restructuration » à Ankara, et d'autre part, la demande d'adhésion à part entière de l'Iran à l'Organisation de coopération de Shanghai, l'appui total que la Russie accorde à l'Iran, avec en priorité le nucléaire, le renforcement du pouvoir central en Iran et les opérations qu'il mène contre

l'organisation terroriste PEJAK et, finalement, le défi lancé par l'administration d'Ahmadinejad contre l'Union européenne, tout cela nous indique que désormais, on entre dans la phase finale du « problème iranien ». Dans ce cas, dans cette crise centrée sur l'Iran et les États-Unis, la diplomatie pacifique est-elle entièrement consumée du point de vue de la stabilité et de la paix mondiale ? N'a-t-on donc pas obtenu de résultat dans les négociations secrètes, qui auraient été menées jusqu'à ce jour ? Et la Turquie, en tant que dernière option, ne pourrait-elle pas jouer un rôle dans le dénouement de ce problème ? Surtout durant cette période où la Turquie vient d'acquiescer une expérience et d'atteindre un « sommet » de popularité internationale dans ce genre de problèmes.

D'autre part, dans quelle mesure l'Iran est-il prêt à se laisser convaincre ? Veut-il vraiment une conclusion ? Par ailleurs, la Russie voudrait-elle réellement un tel dénouement ? Qu'est-ce que la Russie attend de cette crise ? Et les voisins de l'Iran, dans quelle mesure veulent-ils qu'il devienne une puissance nucléaire ?

Essayons de répondre à ces questions en commençant par la fin. Avant tout, lorsque nous prenons en considération l'approche du problème iranien par les pays qui l'entourent, nous avons, en face de nous : les pays du Caucase ; l'Asie centrale ; le duo Afghanistan-Pakistan et, plus loin, l'Inde et la Chine et enfin les pays du Moyen-Orient.

Dans le premier groupe de pays : en dehors d'une Arménie aux prolongements russes, qui pourrait être acceptée comme alliée, nous voyons que les autres pays ressentent un malaise sérieux à l'idée que l'Iran devienne une puissance nucléaire régionale et, en tête de ces pays, vient indubitablement l'Azerbaïdjan. En dehors du Tadjikistan, tous les pays de l'Asie centrale sont inquiets de voir l'Iran chercher à accroître son influence et acquiescer de la puissance dans la région et, parmi ces pays, on trouve principalement le Turkménistan. L'Afghanistan, qui se trouve sous occupation américaine, est troublé par les relations que l'Iran a développées dernièrement avec les talibans. Quant au Pakistan, ces dernières années, il semble s'être sérieusement rapproché de l'Iran. Du point de vue de la Chine et de l'Inde également, dans un monde évoluant vers le multipolarisme, l'Iran est admis comme étant un des derniers bastions de l'antiaméricanisme et ces deux pays profitent de la situation dans laquelle se trouve l'administration de Téhéran pour signer avec ce pays des accords énergétiques portant sur des milliards de dollars.

L'espace qui m'est alloué ici ne me permet pas d'énumérer longuement les causes de la crainte que ressentent des pays comme l'Azerbaïdjan face à l'Iran. Mais nous pouvons énumérer : les causes historiques et géographiques ; les perceptions psycholo-

giques ; les relations de proximité avec les États-Unis ; le retour d'un impérialisme russe et l'alliance russo-iranienne ; l'énergie.

Sur la base du Turkménistan, nous pouvons concrétiser partiellement cette situation avec les problèmes vécus dans les relations récentes entre Ashkabad et Téhéran.

Lorsque nous prenons en considération les relations entre le Turkménistan et l'Iran, nous constatons que, ces derniers temps, celles-ci ont plutôt tendance à se relâcher. Pour ce qui est des causes de cette baisse, nous constatons : le rapprochement entre le Turkménistan et l'Occident, principalement avec Washington ; le rapprochement entre le Turkménistan et l'UE sur le terrain énergétique, situation qui dérange sérieusement l'administration de Téhéran et le fait de faire passer le projet Nabucco par la mer Caspienne semble vouloir aggraver davantage le problème ; le rapprochement entre le Turkménistan et l'Azer-

baïdjan. En particulier, le fait que Bakou et Ashkabad aient résolu le problème existant entre eux, ainsi que le problème de la Caspienne pour le projet Nabucco est un événement absolument pas désiré par l'administration iranienne ; le problème de la hausse des prix du gaz naturel et le fait que les requêtes récentes d'Ashkabad soient transformées en tension par l'Iran ; les travaux nucléaires de l'Iran et sa recherche d'influence sur la région, à travers le Tadjikistan ; les relations vécues dans le cadre des relations historiques, l'image négative de l'Iran et le problème de la confiance.

Par ailleurs, la Russie veut un Iran fort et veut le transformer en une puissance nucléaire. Moscou ne considère pas qu'un Iran nucléaire soit une menace pour elle car le régime iranien constitue un problème du point

de vue de l'Occident, tandis que la Russie le perçoit comme une sécurité, un bastion contre la menace occidentale, centrée sur les États-Unis. Dans cette perspective, on comprend mieux pourquoi la Russie veut faire de l'Iran une puissance nucléaire et ses raisons se résument en gros ainsi : 1. Un Iran nucléaire posera un grand problème pour l'OTAN ; 2. Ainsi, l'OTAN devra surveiller l'Iran, en même temps que la Russie, ce qui allégera la pression, la charge sur la Russie ; 3. Un Iran nucléaire sera également un obstacle pour les projets américains centrés sur la région du Moyen-Orient et sur l'Afghanistan. Dans ce cas, la Russie sera encore plus en position de force ; 4. Dans la région, elle fera de l'Iran un pays dépendant d'elle.

Dans ce cas, comment la Turquie voit-elle l'Iran et quel dénouement peut-elle attendre, en se référant à l'exemple de la Syrie et d'Israël et aux autres cas semblables ?

Avant tout, du point de vue de la Turquie, l'Iran a toujours été un concurrent dans la politique régionale (Caucase, Moyen-Orient et Asie centrale) et, dans les conditions actuelles, il continuera à l'être, la réalité historique et la géographie nous l'ont toujours montré.

D'autre part, le rapprochement et la recherche de confiance des dernières années sont aussi une réalité et on ne peut nier que cela peut conduire les deux pays sur des voies très différentes. Là, ce sont surtout les politiques des États-Unis et de l'Union européenne envers la Turquie qui seront déterminantes.

C'est peut-être à cause de cela que l'administration américaine mène actuellement envers la Turquie une politique à double sens :

Premièrement, un rapprochement avec la Turquie et une démarche pour l'aider par rapport à l'organisation terroriste PKK en particulier, ainsi que par rapport à l'Irak du Nord. Dans ce cadre, on fait en sorte que « pour le moment », « le problème kurde et le Kurdistan » ne soient plus un problème. Concernant un « État kurde », ceux d'Irak du Nord parlent désormais plus prudemment et les opérations sont pour cela un signe important. Par ailleurs, les déclarations faites par

Najirvan Barzani sont dignes d'attention et Kirkouk n'est plus un problème. Tout cela est le résultat des démarches accomplies par les États-Unis en vue de convaincre et d'attirer la Turquie à leurs côtés.

Deuxièmement, « une opération profonde » à Ankara. Les États-Unis mènent une opération à Ankara sur la question de l'Iran, exactement comme cela avait été le cas avant l'occupation de l'Irak. L'objectif de l'opération est clair : corriger l'image que donne la Turquie d'une incertitude et même d'une contradiction avec les intérêts américains, par rapport à l'Iran. Les indices concrets en sont qu'à Ankara, on se tourne davantage vers Washington et, dans ce cadre, on peut mentionner le rôle de médiation que la Turquie a joué récemment entre la Syrie et Israël. Le fait que, lors de cette médiation, le Hezbollah et l'Iran aient été considérés en tant qu'éléments de la négociation n'échappe certainement pas à l'administration de Téhéran. Par conséquent, l'Iran est inquiet – voire clairement mécontent – du rôle de médiation que joue la Turquie entre la Syrie et Israël mais il ne peut rien dire. Ce dont l'Iran a peur, c'est de perdre la Syrie et, à travers la Syrie, le Hezbollah. Mais sa peur principale, c'est de perdre la Turquie, ou encore de l'avoir en face de lui.

En conclusion, l'Iran est de plus en plus isolé dans la région et on essaie de porter un coup à « l'alliance Turquie-Syrie-Iran » qui s'est formée de facto, sans être nommée. Sans aucun doute, la Turquie est consciente de cet état de choses, mais l'opération et le milieu instable à Ankara lient, dans un sens, les mains du gouvernement. On ignore où va conduire ce processus d'incertitude qui risque chaque jour un peu plus de se répercuter négativement sur les relations entre Ankara et Téhéran. Les États-Unis sont désormais très nettement conscients que l'opération contre l'Iran – qui est un des plus grands obstacles à leurs intérêts – passe par Ankara, et c'est à Ankara qu'ils réalisent leur opération préliminaire. Et cela nous indique que, désormais, la diplomatie pacifique envers l'Iran est rangée sur les étagères, que la dernière option est mise en œuvre, tout comme cela avait été le cas dans l'exemple de l'Irak et de Saddam.

* Mehmet Seyfettin Erol, maître de conférence
Département des relations internationales
de l'Université de Gazi

L'administration américaine a désormais compris que, tant qu'il y aura l'Iran, elle ne pourra réaliser ses projets en Afghanistan et au Moyen-Orient.

L'Iran est de plus en plus isolé dans la région et on essaie de porter un coup à « l'alliance Turquie-Syrie-Iran » qui s'est formée de facto.



Droit aux Clubs pour tous !

TURQUIE
Club Marmara
Kimeros Hôtel
339€*
7 nuits en formule "tout compris", vols inclus !

Marmara
Droit au voyage

dans votre agence de voyages ou marmara.com
0892 161 161

Les points sensibles dans les relations entre la Turquie et l'UE



Tarık Oğuzlu

L'annonce de la candidature de la Turquie en 1999, puis le début des négociations en 2005 ont accru les attentes de la Turquie sur la voie de l'adhésion à l'UE. De nombreux observateurs ont commencé à affirmer qu'il ne peut plus y avoir de retour en arrière et la conviction que la participation de la Turquie à l'UE n'était plus qu'une question de temps s'est renforcée. Deux facteurs, l'un externe, l'autre interne, ont été importants pour arriver à cette situation. Le facteur externe est l'entrée dans l'UE d'un pays dont la population est à majorité musulmane, dans un contexte mondial apparu après le 11 septembre qui permettait ainsi au monde occidental de gagner toujours un peu plus d'importance stratégique. La réussite de la lutte mondiale menée contre le terrorisme de groupes religieux radicaux (au sein de l'Union européenne et au Proche-Orient) a donné de plus en plus d'importance à la coopération d'un pays qui réussit à faire vivre conjointement l'islam et la démocratie. Quant au facteur interne, le processus de démocratisation qui s'est accéléré depuis l'arrivée au pouvoir du Parti de la Justice et du Développement a affirmé l'idée selon laquelle la Turquie se rapproche davantage des normes de l'UE. Les attentes sur la limitation du rôle politique de l'armée et celles des groupes qui se sentent rejetés en raison de leur différence identitaire se sont accrues.

Malgré tous ces développements positifs, les relations entre la Turquie et l'UE sont entrées dans une période de ralentissement depuis quelques années. Au sein de l'Union, l'opposition à l'adhésion de la Turquie, qui n'a jamais été si marquée au niveau institutionnel, s'est renforcée. Parallèlement, les sentiments à l'encontre de l'UE se sont aussi durcis en Turquie. Une juste analyse des raisons de cette situation et la préparation des conditions nécessaires pour poursuivre le processus d'adhésion sont importantes, plus que jamais.

Il est important que la Turquie analyse correctement l'UE et le processus d'adhésion. Premièrement, l'UE n'est pas un acteur qui agit indépendamment des pays membres et qui suit une politique commune envers la Turquie. Actuellement, il existe trois opinions différentes au sujet de la Turquie au sein de l'UE. Selon la première, la Turquie ne peut en aucun cas être membre de l'Union en raison des différences historiques, géographiques, religieuses et culturelles. L'entrée de la Turquie signifierait la fin de l'UE. Ce point de vue reflète une attitude catégorique et n'offre aucune possibilité d'assouplissement quelle qu'elle soit. Selon la deuxième opinion, l'UE devrait voir l'adhésion de la Turquie à travers la perspective d'intérêts purs et simples. Si la participation de la Turquie a un effet positif sur les intérêts économiques et sécuritaires de l'UE, la Turquie doit devenir membre. Le troisième point de vue est l'attitude observée par les parties qui construisent l'identité de l'UE à travers des valeurs cosmopolites. Selon elles, la Turquie devrait être membre lorsqu'elle aura adopté les critères de Copenhague ainsi

que le modèle laïc et multiculturel de l'UE. Cette dernière étant avant tout un projet politique, non pas un projet culturel, géographique ou historique. Ce qui importe pour la Turquie, c'est que l'on comprenne que les tenants du premier point de vue ne reflètent pas les politiques de l'UE, et qu'à long terme, le troisième point de vue l'emportera sur les autres.

Deuxièmement, la Turquie doit accepter le fait que l'UE aura plus de mal à l'assimiler que les autres pays devenus membres. La Turquie a une population qui dépasse soixante-dix millions d'habitants, elle est définie comme l'étranger par l'Europe depuis des années, et le revenu annuel par habitant se situe au quart de la moyenne de l'UE.

Troisièmement, il faut accepter que l'adhésion soit liée avant tout à la réussite des travaux internes de la Turquie. Les dynamiques externes, notamment le soutien des États-Unis, la situation géographique de la Turquie, l'apport de l'armée turque dans les politiques sécuritaires ne pourront qu'accélérer le processus d'adhésion.

Une autre réalité que l'on doit accepter est que le processus d'adhésion prévoit une transformation sociale et oblige sérieusement au partage de la souveraineté. Rien de plus naturel que les institutions de l'UE et leurs représentants émettent des points de vue sur les affaires internes de la Turquie. En fin de compte, la transformation que vit la Turquie influence directement les intérêts de l'UE. La participation de la Turquie à l'UE n'est pas une participation à une organisation internationale quelconque.

Par ailleurs, la Turquie doit s'approcher de ce processus sur une base rationnelle. La question à poser est : « Est-ce que la Turquie est capable ou non de trouver des solutions à ses problèmes structurels et de regarder avec plus de confiance au-delà de ses frontières ? » Observer l'adhésion à l'UE à travers des angles identitaire et psychologique redoublera la fragilité de ce processus. Le préjugé selon lequel la Turquie ne pourra jamais être un pays moderne et occidental si elle ne fait partie de l'UE doit immanquablement disparaître. Sinon, chaque incident de parcours et chaque retard qui pourra apparaître tout au long de ce processus amènera également des questionnements sur le fondement des relations bilatérales. Il faut se débarrasser rapidement de l'atmosphère de crise de la direction dans les relations bilatérales.

Et enfin une autre chose importante que la Turquie est contrainte de faire, c'est de souligner ce qu'elle peut apporter aux intérêts de l'UE. Une stratégie qui met l'accent sur ce que peut perdre l'UE en rejetant la Turquie sera perçue davantage comme un chantage de la part de cette dernière.

Du côté de l'UE, ceci doit être compris : il ne doit plus y avoir de doute sur le processus d'eupéanisation de la Turquie. L'élite qui a fondé la République ainsi que les gouvernements de centre droit qui ont dirigé le pays à partir des années 1950 lors du processus de démocratisation n'ont pas renoncé à leur détermination au sujet du rapprochement avec l'UE. Malgré l'héritage de l'islam politique construit contre l'Europe, les pas faits sur la voie de l'adhésion à l'UE par le Parti de la Justice et du Développement arrivé au pouvoir en 2002 sont visibles.

Les cercles européens doivent se débarrasser

des idées négatives qu'ils entretiennent au sujet de la bureaucratie laïque qui domine dans l'État turc, surtout dans son armée. Ces milieux sont ceux qui ont adopté le plus les valeurs occidentales aux sens social et culturel, et ont construit le processus d'occidentalisation. Que ces milieux émettent de fortes réserves ne signifie pas qu'ils sont contre l'UE. La réserve la plus importante est l'arrivée au pouvoir de cercles qui dessinent la vie sociale et individuelle selon des références islamiques en profitant des ouvertures offertes par la démocratisation et le risque de définir la structure étatique et sociale selon des références religieuses plutôt que laïques. L'UE doit souligner davantage la laïcité de la Turquie et son obligation de l'observer telle une condition sine qua non pour la démocratisation du pays. La démocratisation ne sera possible qu'avec le retrait de l'État des questions religieuses, et que si la religion ne touche que la vie individuelle et culturelle des individus. L'ambiguïté liée à l'échéance du processus d'adhésion à

l'UE et l'utilisation de ce processus pour des raisons internes par les politiciens européens qui considèrent l'adhésion potentielle de la Turquie à court terme est une autre source d'inquiétude. Plusieurs choses troublent les

esprits à propos de la volonté de l'UE : exiger de la Turquie ce que l'on n'a pas demandé à d'autres pays membres ; affirmer que la capacité d'intégration par l'UE est un critère d'adhésion ; soumettre à référendum la décision d'adhésion ; les propositions alternatives d'un statut particulier pour la Turquie alors que les négociations pour l'adhésion se poursuivent ; autoriser que les dynamiques en lien avec le problème chypriote puissent influencer sur les chances d'adhésion ; percevoir l'armée turque comme un obstacle dans ce processus.

Ce que les pays membre de l'UE doivent comprendre est que l'opinion turque pense que l'UE cherche à faire comme si elle voulait intégrer la Turquie en son sein, mais en pensant ne jamais le faire, afin de profiter au mieux de la Turquie. Les Turcs sont troublés par le fait que l'UE cherche à bénéficier des possibilités offertes par l'armée turque, qu'elle voit la Turquie comme une zone tampon qui

absorberait les menaces dirigés vers l'UE par le Proche-Orient, et comme un pays de transit dans le transport des sources d'énergie provenant du Caucase et de l'Asie centrale, et cela sans intégrer la Turquie dans les instances de décision.

L'Europe pense que la Turquie ne s'est pas encore délivrée du syndrome de Sèvres, alors que la chute de l'Empire ottoman n'a pu être possible qu'en raison des politiques des grandes puissances européennes. Ceci est une simple réalité historique. Aussi, les forces européennes de l'époque ont tenté d'imposer le Traité de Sèvres au gouvernement d'Istanbul, et ont soutenu la fondation d'États kurde et arménien indépendants en Anatolie. La fondation de l'État républicain de Turquie n'est pas le résultat des bonnes volontés occidentales, elle n'a été possible que suite à la victoire des gouvernements d'Ankara sur les champs de bataille face aux États européens et leurs prolongements. Ces réalités historiques ont laissé des traces ineffaçables dans la conscience du peuple et de l'élite turcs, tout comme dans d'autres pays.

Lorsque l'on regarde du côté de l'UE, il est naturel qu'elle souhaite que les États qui souhaitent l'intégrer acceptent ses lois et ses décisions politiques, mais les inquiétudes de la Turquie doivent être considérées également comme naturelles. Le caractère fondamental de la République de Turquie, fondée en 1923, est un État laïc, social, unitaire et homogène. L'UE ne doit pas accuser de manière catégorique ces valeurs fondamentales en annonçant qu'elles ne sont pas en accord avec les conditions de notre temps, mais elle doit aider avec bonne volonté à transformer la Turquie autour de ses valeurs multiculturelles et ses valeurs démocratiques pluralistes. Ce processus est très sensible, il faut donc agir avec beaucoup de vigilance. Les Européens doivent voir très nettement cette inquiétude fondamentale. Si la Turquie réalise toutes les réformes qu'on attend d'elle pour son adhésion à l'UE mais qu'on ne l'accepte pas, que se passera-t-il ? Alors qu'on pensait se diriger vers l'adhésion à l'UE, il y a un grand risque de perdre les acquis fondamentaux de la République. L'UE doit donner des signes fermes en ce sens. Attendre cela de l'UE ne doit pas être considéré comme une revendication injustifiée.

* Tarık Oğuzlu,
Maître de Conférences à l'Université de Bilkent
département des relations internationales

L'UE doit souligner davantage la laïcité de la Turquie et son obligation de l'observer telle une condition sine qua non pour la démocratisation du pays.

Bulletin d'abonnement

Pour recevoir chez vous Aujourd'hui la Turquie, veuillez remplir et renvoyer ce coupon à l'adresse indiquée en précisant le nombre d'exemplaires.

12 numéros : 40 € Turquie 18,70 € France 50 € Europe Version PDF : 25 €

Abonnement de soutien pour les entreprises 12 numéros

Le kit de 25 exemplaires 400 € Turquie 500 € Europe

Le kit de 5 exemplaires 150 € Turquie 200 € Europe


Prénom : _____ Nom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____ Pays : _____ No de téléphone : _____

Fax : _____ Email : _____

Date : ____/____/____ Signature : _____



Gratuit pour chaque abonnement et renouvellement

Mode de paiement pour la Turquie : virement Yapi Kredi (no de succursale : 0 217 Moda İstanbul no de compte en euros : 60901314; en YTL : 60825808)

Bizimavrupa Yayıncılık Ltd. - Moda Cad. No:77 D.3 - 34 710 İstanbul - Turquie
Tél: 0 216 550 22 50 - Fax: 0 216 550 22 51 - Email: alaturque@gmail.com

Mode de paiement pour l'Europe : chèque (à l'ordre de CVMag),
- virement bancaire à l'ordre des « Editions CVMag » - Crédit Lyonnais
no de compte 30002 Paris Bonne Nouvelle 00467 0000445120G

Les Editions CVMag 37 rue d'Hauteville 75010 Paris - France
Tél. 01 42 29 78 03 - Fax: 01 42 29 54 20 - Email: alaturque@gmail.com

alt 39

N'y a-t-il vraiment plus de pétrole ?



* Selda Atik

Il est difficile d'être économiste en 2008, mais il est encore plus difficile d'écrire sur l'économie actuelle. En fait, sur ce point, le concept de difficulté est absolument équivalent à la « variabilité ».

À peine vous essayez de recueillir les données et de les interpréter que, le lendemain, vous constatez déjà que tous les équilibres sont modifiés... Prenons l'exemple d'un chirurgien : vous entrez en salle d'opération après avoir examiné toutes les analyses et les radios faites au préalable. S'il s'agit d'une opération du rein, celui-ci se trouvera là où il était lorsque vous avez examiné le malade. Les économistes, eux, à peine ont-ils recueilli toutes les données et sont prêts à opérer qu'ils constatent que le rein a changé de place. Surtout si vous vivez dans un pays comme la Turquie, où l'actualité économique et politique est plus fluctuante et plus fragile que dans les autres pays, vous devez être prêt à l'éventualité que le rein ne soit plus là du tout.

Dans ce numéro, j'essaierai de chercher la réponse à la question « Que se passe-t-il dans le monde concernant le pétrole ? » Toutefois, je le ferai en m'abstenant de tout commentaire. Je veux vous faire part de ce que j'ai suivi dans la presse depuis quelque temps et de ce que j'ai entendu venant des personnes les plus compétentes sur la question et, cette

fois-ci, je vous laisserai faire les commentaires vous-mêmes...

Les pays de l'OPEP, Arabie saoudite en tête, refusent d'augmenter leur production de pétrole en alléguant que ce n'est pas le déséquilibre entre l'offre et la demande qui fait augmenter les prix, mais les manœuvres des spéculateurs. (BBC Turkish du 16 mai 2008).

George Soros : « La hausse des prix du pétrole est la conséquence d'une série de changements structurels survenus sur les marchés. Les investissements, auxquels les organismes d'investissement procèdent dans les opérations à terme par l'intermédiaire des indices, ont créé une bulle sur les prix du pétrole, en amplifiant les hausses de prix. L'achat de fonds de marchandises comporte des similarités effrayantes avec la folie de l'assurance de portefeuille qui a causé l'affaiblissement des bourses en 1987. Dans les deux cas, les institutions se massent dans une partie précise du marché et elles ont assez de poids pour déséquilibrer cette balance. Si la tendance se retourne et que ces institutions s'orientent vers la sortie comme elle l'ont fait auparavant, on pourrait vivre un affaiblissement comme en 1987. (Financial Times du 03/06/2008).

Le président de l'Agence internationale de l'énergie (AIE), M. Tonaka, a dit : « Dans la lutte avec la troisième plus grande crise énergétique que le monde a connue dans les 35 dernières années, il est nécessaire de pro-

céder à une révolution de l'énergie afin de réduire la demande. »

Quant à Paul Krugman, économiste renommé, appelé « le Keynes du siècle », dans un article qu'il a écrit pour le New York Times du 12 mai 2008, il attire l'attention sur la simple relation offre-demande du marché. Son commentaire est : « Si le prix de la marchandise se forme au-dessus du prix d'équilibre (ce serait actuellement 40 % au-dessus), il apparaît dans ce cas un excédent d'offre. Sur ce point, la question essentielle qu'il faut poser est de savoir où va cet excédent d'offre. La réponse à la question est simple : bien sûr, il va dans les stocks des producteurs de pétrole... En ce moment, 2 millions de barils de pétrole sont stockés dans un endroit secret. »

Selon certaines informations de la presse européenne, les grèves et les protestations se répandent de plus en plus dans de nombreux secteurs liés au pétrole. Surtout dans les secteurs de la pêche, des transports et de l'agriculture, l'impact de cette crise est très élevé. Selon Eurostat, l'organisme de statistiques de l'UE, la hausse des prix du pétrole provoque l'inflation dans l'Union en général. D'après les chiffres déclarés au mois de mai, l'inflation atteint la limite des 3 %.

Quant à la Turquie, actuellement, elle importe l'inflation : la hausse des prix du pétrole et ses répercussions sur les prix des autres secteurs, le fait que les prix des produits agricoles continuent encore d'augmenter sur



le marché international, les privatisations dans le secteur énergétique, malheureusement réalisées sans que les investissements infrastructurels aient été complétés et le fait que le secteur public se soit retiré trop tôt de ce secteur géant qui constitue lui-même une infrastructure, tous ces facteurs concourent à l'affaiblissement de l'économie turque. Or, pour un développement économique sain, les privatisations ne doivent pas être une finalité, mais uniquement un moyen.

En guise de conclusion, je voudrais dire ceci : depuis fin 2007, les marchés des États-Unis sont en difficulté et le dollar perd de la valeur. Les spéculateurs sur ce marché géant se cherchent donc de nouvelles sources de gains ; d'autre part, cette baisse du dollar fait diminuer les revenus pétroliers des États-Unis car elle entraîne une perte de prestige sur les marchés internationaux et une baisse de prix relative du pétrole. Après cela, concernant les prix qui montent, on désigne comme cible la demande croissante des marchés en développement de la Chine et de l'Inde...

J'ai voulu apporter ma contribution à votre commentaire.

* Dr. Selda Atik, chercheur à l'Université de Başkent

Pétrodollars : Quelle est la part de la Turquie ?



* Doğan Bozdoğan

La flambée des prix du pétrole, depuis 2003, a créé un nouveau type d'investisseurs sur les marchés financiers mondiaux : ce sont les détenteurs de pétrodollars en grande partie en provenance des

pays du Golfe. On estime que les pays exportateurs gagnent une somme de 4 milliards de dollars net à investir quand le prix du baril de pétrole brut se trouve aux environs de 140 dollars. En octobre 2007, la somme des investissements du prince saoudien Alwaleed bin Tallan était estimée à 50 milliards de dollars, auxquels il faut ajouter 15 milliards de dollars de liquidités qu'il a injectés début 2008 sous forme d'augmentation de capital dans Citigroup, dont il est l'actionnaire majeur, quand ce dernier a enregistré une perte record de 20 milliards de dollars à la fin de 2007. Un dernier exemple est le fonds souverain de Norvège, qui possède des actifs pour environ 300 milliards de dollars ; en ce sens, il s'agit du plus grand et du plus ancien des fonds souverains du monde.

En effet, la réorientation de ces pétrodollars constitue à la fois un problème et une occasion pour les marchés financiers mondiaux. Il faut noter que la situation est également contradictoire parce que l'existence de ces pétrodollars a d'abord donné, ces dernières années, naissance à un excès de liquidités sur les marchés et ceci a provoqué une chute des taux d'intérêt et un soutien à la croissance. Cependant, cet excès de liquidités a été une des causes importantes de la dernière crise financière mondiale qui a pris sa source du marché des « subprimes » aux États-Unis.

Mais par la suite, cet excès de liquidités a empêché la transformation de la crise en une crise de liquidités avec une hausse des taux d'intérêt. Donc, le mécanisme d'influence des pétrodollars sur les marchés financiers est à la fois complexe et cyclique. En effet, l'excès de liquidités des pays exportateurs de pétrole a donné naissance à la crise des subprimes aux États-Unis avec un manque de gouvernance des institutions financières et les plus grandes pertes ont été enregistrées par des institutions dont les actionnaires

sont des détenteurs de pétrodollars ; et ce sont encore ces détenteurs de pétrodollars qui sauvent ces institutions de la faillite. Il existe donc un réseau très complexe de liens entre les pétrodollars et les marchés financiers mondiaux. D'autre part, l'existence de ces pétrodollars a donné naissance au sein des marchés mondiaux à l'émergence de la finance islamique pour servir ce nouveau type d'investisseurs sur le marché.

Il faut aussi souligner que les pétrodollars n'influencent pas seulement les marchés financiers, mais aussi l'économie mondiale toute entière. En effet, une autre sorte d'utilisation de ces liquidités, ce sont d'une part les investissements d'infrastructure dans les pays exportateurs et d'autre part la diversification des activités, au-delà du secteur pétrolier. En témoigne le développement des

investissements immobiliers de luxe – surtout dans les pays de Golfe – qui donnent lieu parfois même à des projets marginaux comme la création d'ensembles d'îles. De plus, ces activités économiques diversifiées sont aussi réalisées dans le monde entier et elles ont attiré l'attention au plan mondial quand une entreprise de services portuaires des Émirats arabes unis, a tenté d'acheter huit ports importants des États-Unis, se heurtant à une opposition farouche. La Turquie

prend sa part dans ce nouveau type d'investissement à la fois dans les différents domaines de l'activité économique et sur les marchés financiers.

En effet, la plupart du temps, il est quasiment impossible de détecter la part des pétrodollars sur les marchés financiers turcs, même si on peut l'estimer par l'intermédiaire des institutions financières internationales.

Cependant, il est clair que la Turquie prend sa part des liquidités mondiales, puisque ses marchés financiers sont relativement stables depuis assez longtemps alors qu'elle a vécu des crises politiques importantes. D'ailleurs, même si l'inflation a doublé les estimations, elle aurait pu devenir encore plus importante si la Banque centrale n'avait pas mené une politique monétaire restrictive et la Turquie serait dans ce cas dans la situation des économies émergentes d'Asie où l'inflation est en train de sortir du contrôle. En effet, cette politique monétaire de la Banque centrale a fait



de la Turquie, par un effet pervers mais utile dans les cas de crise financière, un pays où le taux d'intérêt réel est considérable, ce qui le rend attractif pour les placements étrangers. La plupart des concurrents asiatiques de la Turquie, comme Singapour, Hong Kong, la Thaïlande, les Philippines et l'Indonésie, sont dans une situation de taux d'intérêt négatif, ce qui les rend très vulnérables face aux fluctuations financières internationales. Donc la Turquie ne connaît pas et ne connaîtra pas dans un futur proche de manque de liquidités grâce à l'entrée des pétrodollars soit directement soit par l'intermédiaire des institutions financières internationales. Cela est vrai aussi pour les investissements directs étrangers, même si c'est un peu moins spectaculaire.

En effet, le plus grand actionnaire du Groupe Saudi Oger, qui a racheté 55 % de l'opérateur turc de télécommunications Turk Telekom, est l'entreprise de télécommunications saoudienne. Aussi, le partenaire du groupe Çalık, qui a acheté le groupe de médias ATV-Sabah, est l'institution des investissements de l'État du Qatar. On connaît aussi l'intérêt du prince de Dubaï, le prince Makhtoum, envers le projet de Dubai Towers à Istanbul depuis plusieurs années. Donc, les pétrodollars sont déjà amplement présents dans l'économie turque, et il est évident que leur rôle va augmenter – comme dans le monde entier – dans la mesure où la flambée des prix du pétrole continue. Il est clair que la Turquie est le plus stable et le plus attirant pays de la région et qu'elle va continuer à profiter de cette situation malgré quelques défaillances politiques et économiques.

* Doğan Bozdoğan étudiant à l'IEP de Paris

France-Turquie : les acteurs économiques ont besoin de politiciens porteurs d'avenir

Les entreprises françaises sont nombreuses en Turquie. Qu'en est-il de la réciproque ? La situation n'est pas très brillante. En effet, leur nombre ne dépasse pas les dix. Pourquoi ? C'est ce que nous avons voulu savoir en rencontrant M. Selçuk Önder, cadre francophone, qui fait partie de la Chambre de commerce franco-turque (CCFT).



Selçuk Önder

Pouvez-vous nous parler de la Chambre de commerce franco-turque ?

Elle existe depuis plus de 30 ans en France, créée par la Chambre de commerce de Marseille, pôle très important pour les échanges méditerranéens. Depuis sa création, la Chambre de commerce franco-turque a axé ses efforts sur les exportations françaises mais la nouvelle équipe, vieille de deux ans, a fait un virage à 180 degrés. Sa mission est de faciliter les échanges commerciaux dans les deux sens, or il n'y a pas beaucoup de sociétés turques installées en France, car des Turcs résidant en France ont créé des sociétés françaises mais il n'y a que très peu de sociétés turques qui s'installent ici. Notre seconde mission est de favoriser les moyens logistiques et de promouvoir les rencontres entre les différents acteurs potentiels.

Cette chambre est toujours restée autonome car elle est de droit privé et n'a jamais eu de subventions d'État. Sa mission est de faciliter la communication et la compréhension interculturelle et commerciale des deux pays. Elle veut encourager les investisseurs à s'intéresser au marché franco-turc.

Parlez-nous de votre fonction...

Je suis venu en France pour mon travail, je suis directeur général d'une filiale du groupe Axa. Je suis particulièrement attaché aux relations culturelles et économiques entre la France et la Turquie et j'ai été élu membre de la Chambre de commerce. Ma mission est de représenter la Turquie en France, d'être l'intermédiaire entre la France et la Turquie et de favoriser la bonne compréhension des

pratiques commerciales de part et d'autre. J'ai la chance de connaître les deux pays et de posséder une expérience professionnelle des deux côtés et, comme tous les membres de la Chambre, je veux inciter les sociétés turques à venir investir en France.

Quelles sont les sociétés turques présentes actuellement en France ?

Elles sont de deux catégories : les filiales à 100 % et les sociétés qui ont dans leur capital des entreprises turques exportatrices. Citons les plus beaux fleurons de l'industrie Turquie : Beko, Vestel, Toprak, toutes devenues de vrais leaders sur le marché grâce à leur implantation en France.

Quels sont les secteurs les plus prisés par les investisseurs turcs ?

L'électronique, le textile, les produits de second œuvre, le tourisme, la pétrochimie et les pièces détachées automobiles.

Les entreprises turques préfèrent avoir un bureau de représentation ou travailler avec un intermédiaire plutôt que venir s'installer en France.

Comment expliquer que les sociétés turques soient si peu présentes en France ?

D'abord par une méconnaissance des enjeux et des pratiques commerciales. La vision turque des affaires diffère naturellement de celle des Français. Les Turcs sont sentimentaux, méditerranéens, et leurs relations sont toujours basées sur l'affectif; les Turcs in-

vitent souvent les dirigeants français le soir chez eux pour créer des liens amicaux et de confiance. En revanche, en France, les relations sont formelles, c'est ce qu'il faut expliquer aux Turcs pour qu'ils ne soient pas déçus de cet accueil.

Chez nous, l'engagement dans les affaires se fait oralement alors qu'ici, avant de passer à l'acte, il faut des études de marché, des cahiers des charges, des lettres de garantie de la Coface et des contrats en bonne et due forme. On crée un climat de méfiance dès le début des relations. En revanche, un Turc qui s'engage envers son client français par des promesses verbales sans études prospectives ni business plan déçoit à son tour son interlocuteur français.

Le marché français est très stable alors qu'en Turquie, tout est très dynamique, du fait des crises et de

30 ans d'hyperinflation. La leçon que nous en avons tirée est une bonne gestion des crises et des affaires dans les pays à risque comme les pays turcophones d'Asie centrale et du Moyen-Orient.

Ensuite, les relations politiques ne sont pas très bonnes : l'image de la France en Turquie, et celle de la Turquie en France sont entachées de préjugés, d'interprétations mal faites et d'un manque d'informations. Le premier « envoyé spécial » français date de 1985, les journalistes ayant auparavant été

basés à Athènes. Nous avons oublié et gaspillé tout l'héritage de Pierre Loti à cause d'un marchand d'armes, Zaharoff, depuis la guerre des Balkans.

Le nombre de touristes français reste toujours stable.

De plus, pendant la campagne présidentielle, les politiciens français ont affiché leur hostilité à l'adhésion de la Turquie à l'UE malgré la signature par la France du protocole d'adhésion finale alors qu'on n'aborderait pas un tel sujet en Grande-Bretagne ou en Italie.

En fait, il n'y a aucune raison pour que les relations soient aussi tendues. Pourquoi les entreprises françaises sont-elles exclues des appels d'offres alors que les Américains et les Allemands sont présents ? Les relations commerciales sont assombries par les problèmes politiques. Les acteurs économiques et culturels ont besoin de politiciens porteurs d'une certaine sagesse.

Comment voyez-vous l'avenir pour votre Chambre ?

Il faut croire en l'avenir et œuvrer pour que tout soit positif. Comme disait de Gaulle, « il n'y a pas de sentiments entre les pays, il y a des intérêts économiques ». Les relations culturelles entre les pays sont bonnes grâce aux liens économiques. La Chambre de commerce a pour principal objectif aujourd'hui de mettre en avant les atouts économiques et culturels et l'année 2009 sera l'occasion pour nos deux pays de se rapprocher autour de ces valeurs.

* Propos recueillis par Mireille Sadège et Marine Deneufbourg

Les salons de coiffure de quartier à Istanbul

Dans une métropole comme Istanbul, un des secteurs florissants est celui des salons de coiffure et des instituts de beauté. Réputée pour ces petits salons de coiffure de quartier, la ville se dote de plus en plus de gigantesques instituts de beauté offrant une multitude de prestations allant de la manucure aux injections de botox en passant par des opérations mineures de chirurgie esthétique. Que deviennent les petits salons de quartier ? Faisant preuve de beaucoup d'imagination et d'ouverture d'esprit avec un sens très développé de service, leurs patrons tentent de gagner et fidéliser une clientèle jeune et active qui n'hésite plus à consacrer une partie de ses revenus pour prendre soin d'elle-même. Cette clientèle est exigeante et à l'affût des nouveautés et ce sont ses demandes qui incitent ces salons à diversifier leurs prestations. Ils deviennent ainsi de véritables commerces à la recherche des sponsors que sont les grandes marques de cosmétiques comme l'Oréal, et n'hésitent pas à investir et défier la concurrence pour faire fructifier leur commerce. Nous avons rencontré les frères Rafet et Yalçın, propriétaires d'un salon de coiffure. Ils travaillent dans cette profession depuis 30

ans et font donc partie des maîtres en la matière... Nous leur avons posé nos questions. Ces dernières années, on trouve un ou deux salons de coiffure à chaque coin de rue. Quelle est la raison d'un tel développement ? Ils nous répondent : « Cette situation n'est pas propre uniquement aux grandes villes. Ce développement est aussi perceptible dans les villes plus petites. Le plus grand problème est le manque de qualification des travailleurs et l'absence de contrôle. Chaque coiffeur devrait être formé, mais malheureusement, beaucoup n'ont pas suivi la formation nécessaire, et dès qu'ils apprennent un peu le métier, et s'ils ont de l'argent, ils ouvrent leur propre salon. Telle est la raison de ce développement. »

Concernant le style turc en matière de coiffure, Rafet poursuit ainsi : « Pour le sens artistique, nous dépendons de l'Europe et au niveau du style nous prenons tous les

modèles à la France. D'ailleurs, le centre de la coiffure, c'est ce pays. Mais la technique peut changer et la capacité manuelle de chacun est fonction de ses connaissances et de son expérience. Par ailleurs, chaque modèle ne convient pas à tout le monde. C'est la raison pour laquelle nous prenons le modèle et

nous le reformulons selon la forme de la tête et du visage. C'est tout l'art d'un coiffeur sachant se doubler d'un visagiste. »

Lorsque nous les interrogeons sur les grands salons de coiffure qui augmentent ces dernières années, Yalçın relie tout cela à l'argent : « Dans les grandes villes, si le voisinage a de l'argent, on ouvre un grand salon mais ça ne garantit pas la qualité de l'établissement, c'est uniquement une vitrine. On peut faire du très bon travail dans un petit salon. Si notre salon est élégant et qu'on y offre beaucoup de prestations, les salons voisins vont également se développer. La concurrence commence là. »



Les frères Rafet et Yalçın devant leur salon de coiffure à Moda

Puisque nous parlons d'argent, nous leur avons demandé combien un coiffeur gagnait chaque mois ? Sa réponse est : « Cela change selon l'époque ; un bon coiffeur peut gagner entre 10 et 12 000 YTL (5 à 6 000 €). Si l'économie du pays va bien, les gens viennent plus souvent chez le coiffeur car tout le monde souhaite être chic et soigné. Mais ils y viennent selon leurs moyens. » Désormais, les hommes donnent aussi de l'importance à leur apparence. « Parfois, les époux de nos clientes viennent eux aussi faire de la manucure et de la pédicure. Nous acceptons peu de clients venus d'ailleurs car ici, il y a une ambiance familiale et nous nous efforçons de ne pas troubler cette atmosphère. »

Pour finir, lors qu'un grand nombre de métiers disparaissent ou sacrifient une partie de leur esprit pour se conformer à l'époque, le métier de coiffeur peut, lui, s'adapter très vite aux nouvelles conditions. D'ailleurs, un salon qui ne parvient pas à s'adapter est condamné à fermer à court terme. Tant que les femmes existent, le bruit des lisseurs et le chuchotement des potins continueront à s'élever des salons de coiffure.

* Onur Eren, journaliste

Les politiques de promotion du tourisme en Turquie



* Ertuğrul Günay

Pour promouvoir la Turquie au niveau international, nous avons fixé une stratégie principale pour notre communication : des activités promotionnelles et marketing ciblées au point de destination, visant à faire de la Turquie une marque particulière dans le cadre international, régional et local.

Étant un pays méditerranéen, nos objectifs principaux sont de promouvoir notre nature, nos établissements touristiques de haute qualité, notre hospitalité, notre accessibilité géographique et notre riche héritage culturel, pour que l'image d'une Turquie accueillante et sûre nous positionne en leader du tourisme en Méditerranée.

Pour atteindre ce but, nous avons commandé 5 nouveaux films de promotion pour les destinations intitulées « L'est et le sud-est de la Turquie », « Antalya », « La mer Égée et la Cappadoce », « Le tourisme thermal et les Spas » et dernièrement « La Turquie ». Pendant un an, ces films seront la vitrine du tourisme turc.

La stratégie de tourisme thermal de notre pays vise à faire venir les touristes toute l'année partout dans le pays. De plus, nous voulons nous adresser aux groupes à revenus élevés en développant et en faisant connaître le tourisme du golf, des congrès, des villes de culture, le tourisme religieux, thermal, sanitaire, les sports d'hiver et le yachting.

En 2010, Istanbul sera la Capitale culturelle

européenne, projet très important pour Istanbul et la Turquie. Nous réaliserons différentes activités dans le cadre de la promotion d'Istanbul 2010.

À part ses travaux de promotion, notre ministère a participé en 2007 à 139 salons internationaux du tourisme et participera à 142 salons en 2008. Cette année, nous avons obtenu un budget de 140 millions de dollars pour la promotion de la Turquie, en augmentation de 17 % par rapport à 2007. C'est l'un des plus gros budgets du monde dans ce domaine.

En 2007, la Turquie a accueilli 23 341 000 touristes étrangers. Ce chiffre est en augmentation de 18 % par rapport à 2006 et de 10,5 % par rapport à 2005, qui était déjà considérée comme une année record. Actuellement, nos efforts ont hissé la Turquie dans les dix premiers pays pour l'accélération du potentiel des revenus du tourisme.

Aujourd'hui, la Turquie devient une grande marque avec tous ses atouts dans le secteur du tourisme international mais pour bien gérer cette présence dans l'arène internationale, il faut bien développer ces politiques et ces stratégies, ce que nous faisons en étroite coopération avec le secteur privé turc.

Dans le cadre du « développement durable », notre vision est de faire du tourisme un secteur pionnier pour accroître l'emploi et assurer le développement régional. Nous voulons que la Turquie se place en 2020 dans les cinq premiers pays du monde au point de vue du nombre de touristes et du revenu touristique. Les axes de développement choisis par notre ministère sont :

Diversifier les produits touristiques et les diffuser à tout le pays tout au long de l'année.

Alléger les dépenses publiques en matière d'infrastructure et de transport en faisant appel au secteur privé.

Faire des valeurs naturelles, historiques et culturelles les outils d'un tourisme durable.

Assurer la compétition en formant des zones touristiques pouvant devenir des marques.

Faire connaître et développer l'écotourisme, l'agrotourisme et le tourisme rural auprès des institutions privées et des ONG.

Créer des villes de tourisme spécialisées dans les tourisms alternatifs comme le tourisme de santé, (thermalisme, thalassothérapie, Spa, bien-être), le tourisme d'hiver, le tourisme du golf, de la nature etc.

Par ailleurs la perspective d'adhésion à l'UE augmentera le potentiel touristique de notre pays. Dans ce contexte, l'augmentation du nombre de touristes venant des pays membres dopera les revenus du tourisme, assurera une meilleure connaissance de la Turquie et améliorera l'image de la Turquie au sein des pays membres qui ont du poids dans le domaine international. Les autres changements seront sans doute une meilleure qualité de service. En l'absence de réglementation du tourisme dans l'UE mais avec des applications communes, les pays membres assurent une standardisation et obtiennent un bon rendement grâce à la qualité du service. Les réformes en vue de l'adhésion à l'UE amélioreront cette qualité du service mais aussi les conditions de travail médiocres des employés du secteur.

Devenir un pays membre influencera tant la Turquie que les pays membres pour partager davantage l'héritage culturel commun et renforcer leurs relations.

La mondialisation et la compétition incitent les gens à trouver des moyens pour faire connaître leur propre identité et montrer leur différence. Dans cette recherche, l'importance de la culture croît et les peuples valorisent leur potentiel culturel, même les pays développés et modernes.

Notre pays possède des trésors culturels et historiques. La diversité des religions et des origines forme notre richesse culturelle. Dans ce contexte, la Turquie a planifié des projets dans le cadre d'une politique culturelle moderne. À l'aide des ponts touristiques, nos relations avec la France se développeront et les deux sociétés apprécieront leurs cultures sans préjugés.

La Turquie et la France dialoguent intensivement : 2009 sera « La saison de la Turquie » en France et ce grand événement renforcera nos relations avec la France. Le but de « La saison de la Turquie » est de faire connaître le dynamisme, la diversité, la richesse culturelle, historique et archéologique et les dimensions extraordinaires de la Turquie à l'opinion publique française. Dans cet objectif, des visites bilatérales, des activités culturelles, artistiques, économiques, technologiques et scientifiques seront organisées tout au long de l'année.

* Ertuğrul Günay, Ministre de la culture et du tourisme



Le marchand d'artichauts de Bayrampaşa

(Suite de la page 1)

« À Moda, j'ai loué un appartement avec deux chambres et une salle de séjour » nous dit Arif. Nous essaierons de passer l'été avec les histoires d'Arif. Il paraît qu'il ne veut pas, de toute la journée, sortir de son appartement avec vue sur la mer. C'est un monsieur qui a dépassé les 65 ans et qui vit depuis longtemps à l'étranger. Je lui ai demandé comment il faisait pour les repas et le ménage.

« Depuis une ou deux semaines, j'ai commencé à cuisiner des artichauts. Chaque année, j'essaie d'en manger une quarantaine » dit Arif İşbilen pour commencer. « Je découpe les oignons en petits morceaux, et après, c'est au tour de l'aneth bien frais et bien vert. Au préalable, il y a les petits pois et les fèves à écosser ; heureusement, de gentilles voisines m'aident pour tout cela. Les artichauts, je les achète à monsieur Halil et son fils Idris, qui les vendent au coin de la rue, dans une camionnette. Cela fait presque 50 ans qu'ils préparent des artichauts pour les habitants de Moda.

Quant j'étais enfant, on disait : « Les artichauts de Bayrampaşa ». Chaque fois que j'achète des artichauts, je discute longuement avec Halil. C'est rue Gündoğdu, en face du salon de coiffure Rafet qu'ils garent leur camionnette chaque matin, à 7 heures pile, excepté le dimanche. À force d'éplucher des artichauts, le père et le fils, qui travaillent ensemble depuis des années, ont tous les deux les mains qui sont devenues noires. Tous les deux, ils sont en harmonie avec la population de Moda : ils aiment Moda, et les gens de Moda les aiment bien

car ils sont toujours souriants, respectueux et silencieux. Certains clients leur en achètent cinquante ou soixante, paraît-il pour les mettre au congélateur. D'aucuns ont donné à ce gagne-pain le nom de « pharmacie » et ils remercient Monsieur Halil en disant : « Ce sont de véritables remèdes que vous distribuez. »

L'artichaut le plus gras et le plus charnu a été appelé « l'artichaut de Bayrampaşa » car, durant des siècles, l'artichaut a été cultivé à Bayrampaşa, dans de vastes champs, comme le légume le plus prisé. Cependant, avec l'immigration intense et l'industrialisation des années 1960, lorsque les champs de Bayrampaşa ont laissé place à des bâtiments en béton qui se sont érigés les uns après les autres, l'artichaut de Bayrampaşa n'en a plus gardé que le nom.

D'abord en Sicile, puis sur toutes les rives de la Méditerranée, il a été utilisé comme médicament et, bon pour la santé, on dit qu'il convient particulièrement au foie, à la digestion. On peut aussi le manger cru, en salade ou avec une sauce. Les Européens en mangent les feuilles fraîches avec une sauce vinaigrette, et nous, nous en mangeons le fond...

J'avais faim et je n'aurais pas supporté

que monsieur Arif attrape la psychose de Divitoğlu, le héros du roman « Impasse de cuisine » du maître Tahsin Yücel. Je voulais le présenter à Ibrahim Tuna, une des personnalités exceptionnelles de Moda : « Allez, c'est l'heure de manger ; venez, nous allons manger des pâtes chez Fauna » dis-je en lui coupant la parole.

« Après la discussion avec le vendeur d'artichauts, je n'ai pas résisté à la tentation de me rendre à Bayrampaşa, pour voir s'il restait encore des champs. Que du béton et des meubles partout. Des bâtiments incolores, insipides, la poussière qui domine. Et aussi, des minibus qui se font la course... »

Face à une petite photo publiée dans le quotidien Hürriyet du 4 juin, je suis resté quasiment paralysé : la personne sur la photo est un ancien président de la République de 84 ans, qui a occupé une place très importante dans la vie de la République turque après Mustafa Kémal et İnönü, qui a été Premier ministre pendant de longues années et qui visite son village natal à Isparta, Islamköy.

Le neuvième président de la République et son entourage se trouvent au cimetière familial, debout auprès du tombeau du père de Süleyman Demirel, Yahya Çavuş. Après avoir rendu visite aux tombeaux de ses défunts un par un, après avoir prié avec ceux

qui l'accompagnent, Süleyman Demirel s'est arrêté un long moment, perdu dans ses pensées, sur la tombe de son père.

En cet instant précis, personne n'arrive à savoir à quoi il pense. Pense-t-il aux jours où il était berger, au moment où son père l'envoya à Isparta, à Afyon, pour qu'il poursuive ses études ? Ou à cette nuit de l'année 1980 qui reliait le 11 au 12 septembre ? Dans sa vie politique, il y a eu aussi un 12 mars puis, bien plus tard, son élection à la présidence de la République. Une vie bien remplie de 84 ans et maintenant, devant lui, la sépulture de l'homme qu'il aimait peut-être le plus au monde, à qui il était attaché par des sentiments de reconnaissance, dont il a la nostalgie.

À cet instant précis, il pense peut-être redevenir un enfant et tenir la main de son père. Faire un retour dans le temps et revenir aux premières années de la République... Ses pensées cheminent du passé vers aujourd'hui, ce doit être dû à la petite brise qui apporte des senteurs de pin, soufflant de la colline voisine de Çalca, reboisée par son frère Şevket Demirel, et où l'on prévoit de lui faire construire un monument funéraire commémoratif.

C'est le vent amenant ces senteurs de pin qui véhicule tous ces souvenirs, la fraîcheur, l'énergie de la vie, et qui les remplace par des sentiments d'impuissance, de consternation.

Exactement comme la recherche du vendeur d'artichauts de Bayrampaşa, disparu à jamais.

* Dr. Hüseyin Latif
Director de la publication



Vendeurs d'artichauts

Médiation dans les relations israélo-syriennes : un « pari turc » des plus incertains ?



* Barah Mikail

L'annonce de la présence d'une médiation turque pour le rapprochement des perspectives entre Israéliens et Syriens a été accueillie avec optimisme. Il convient pourtant de reconnaître qu'une grande

part de flou entoure encore ces tractations. Les Israéliens n'ont d'ailleurs pas, à ce titre, le monopole de l'ambiguïté : alors que la révélation par Damas d'une disposition des Israéliens à leur restituer le plateau du Golan n'a pas essuyé de démenti de la part de ces derniers, le Premier ministre Ehud Olmert choisira de passer les congés de la Pâque juive sur les hauteurs de ce plateau stratégique, manière pour lui de rassurer une bonne partie de son opinion publique sur ses réelles intentions. De leur côté, les Syriens, sans franchement atermoyer, ne feront pas moins valoir leur refus de s'engager dans un tel cycle tant que n'auront pas été assurées certaines conditions préalables, dont la présence d'un parrain américain autre que l'administration Bush. Une façon pour eux de reporter toute tractation sérieuse sur le sujet à l'année 2009, au mieux.

En dépit de ces incertitudes, il demeure intéressant de se pencher sur le cas du principal courtier de cette dynamique. Force est de constater en effet que, depuis l'arrivée de l'AKP au pouvoir, Ankara n'a en rien ménagé ses efforts pour peser positivement sur les perspectives proche-orientales. Rien de plus normal, pourrait-on penser de prime abord, les Turcs étant logiquement attachés à une pacification des évolutions politiques et stratégiques dans une région qui leur est contiguë. Pourtant, cette si-

tuation tranche avec des années de négligence et/ou de fortes tensions dans les relations entretenues par la Turquie avec plusieurs de ses voisins méridionaux. Les liens turco-syriens durent attendre en effet l'accès au pouvoir du président Bachar al-Assad en 2000, puis l'arrivée de l'AKP en 2002, pour connaître un renouvellement significatif et prometteur. Quant aux perspectives turco-israéliennes, si elles restent placées sous le signe d'une reconnaissance mutuelle (intervenue en 1949) ainsi que d'une coopération militaire régulière (accords formels de février et août 1996), elles sont parfois empruntes de tensions souvent proportionnelles au degré de violence exercé par Israël dans les Territoires palestiniens. C'est, cependant, à l'époque de l'ancien Premier ministre Ariel Sharon que les représentations manifestes de ce malaise se sont faites les plus évidentes, même si ces mêmes évolutions ne sont jamais allées jusqu'à franchement menacer les relations israélo-turques.

Cela reste dû bien entendu à un grand nombre de considérations, à commencer par l'attachement de l'état-major turc à garder intact l'état de sa coopération avec les Israéliens. Générateurs de bien des avantages en termes d'échange de renseignements et de partage de technologie militaire, les accords stratégiques de 1996 ont de surcroît la particularité de faire de la Turquie et d'Israël deux pivots stratégiques fondamentaux pour Washington. Par extension, plus Ankara reste en bons ter-

mes avec les Israéliens, et plus les États-Unis l'envisagent à leur tour d'un œil favorable. Chose d'autant moins négligeable que c'est à ce prix que la Turquie a pu tour à tour refuser de participer à l'invasion américaine de l'Irak en 2003 puis lancer des opérations militaires à l'encontre des positions du PKK dans ce pays, sans pour autant s'attirer le courroux de l'administration Bush.

C'est d'ailleurs cette situation qui a permis à la Turquie d'entrer, au besoin, en contradiction avec la vision de l'administration Bush.

Et c'est ainsi qu'il convient de constater l'attachement actif d'Ankara à aller plus avant dans son insertion auprès de son environnement méridional, quand bien même cela se ferait à un

prix que certains pourraient trouver injustifié. Comment expliquer, sinon, le fort rapprochement entre la Turquie et l'Iran depuis quelques années, à un moment où Téhéran est voué aux gémonies par une bonne partie de la communauté internationale, et alors que ces deux pays s'étaient vus d'un mauvais œil depuis l'avènement de la Révolution islamique en 1979 ? Tous deux ont certes des intérêts communs, dont la mise à mal de toute perspective indépendantiste kurde, que ce soit en Irak, sur leurs territoires respectifs, ou ailleurs dans la région. Mais là ne réside pas l'ensemble de la donne. Consécration de ses liens avec l'Iran et la Syrie, encouragement d'Israël à initier de bonnes intentions vis-à-vis de son environnement, mise en évidence de liens cordiaux avec

Depuis l'arrivée de l'AKP, Ankara n'a en rien ménagé ses efforts pour peser positivement sur les perspectives proches-orientales.

l'Arabie saoudite ou encore développement de sa part d'un intérêt particulier pour la stratégie et les orientations de l'Organisation de la Conférence islamique, sont en effet autant de signes de la volonté qu'a Ankara de promouvoir une donne régionale active, renouvelée, positive, et dont elle serait tout simplement l'un des précieux artisans.

Le pari est loin d'être gagné, et c'est là que réside une grande partie des risques diplomatiques pris par Ankara. Il demeure en effet peu aisé pour un pays, aussi moyen-oriental soit-il, de pouvoir pleinement peser sur des perspectives concernant des acteurs arc-boutés sur des principes antagonistes depuis plus de quatre décennies. Mais la Turquie a cependant compris que ses aspirations à l'intégration de l'UE, combinées aux difficultés actuelles des Américains dans la région, ainsi qu'à l'accélération de la refonte des alliances et recompositions politiques régionales, laissent un peu de place pour une promotion d'impulsions nouvelles de sa part. Et quand bien même celles-ci n'aboutiraient pas, elles auront néanmoins fait la preuve des bonnes intentions régionales d'Ankara.

Bien entendu, le « test régional turc » ne dépend en rien de la réussite ou non de ces fragiles tractations israélo-syriennes. Mais si celles-ci venaient à réussir, Ankara en sortirait très grandi, aux yeux de ses homologues régionaux comme de ses partenaires européens et américain. Et rien ne l'empêcherait dès lors de réitérer l'expérience dans le cadre d'autres conflits régionaux. Son pari reste, certes, des plus incertains ; mais il a au moins le mérite d'être tenté.

* Barah Mikail, chercheur à l'IRIS

La Macédoine, un pays aux portes de l'OTAN ?



* Olivier Buirette

La Macédoine, qui était sous domination ottomane depuis le XIV^e siècle, est devenue un enjeu régional à partir du début du XX^e siècle avec le recul de la présence turque à la faveur de la renaissance

des petits pays balkaniques indépendants. La Macédoine est avant tout un petit pays de 25 713 km² sans débouché maritime et bordé au sud par la Grèce, à l'ouest par l'Albanie, au nord par la Serbie et à l'est par la Bulgarie.

À la lumière de sa récente candidature, le 18 décembre 2005, à l'adhésion à l'Union européenne, nous verrons comment ce petit État, réapparu dans les suites de la désintégration de la Yougoslavie dans les années 1990, a progressivement triomphé de ses problèmes pour arriver au seuil de l'adhésion à l'UE qu'elle espère compléter bientôt de même que la question actuelle de son adhésion à l'OTAN.

Le 17 septembre 1991, la Macédoine proclame son indépendance. Ainsi, depuis la dissolution de la Yougoslavie et la naissance des États qui lui ont succédé, on peut dire que le cas de la République de Macédoine pose un certain nombre de problèmes régionaux et internationaux pour plusieurs raisons :

La première est évidemment l'antériorité historique de la Macédoine. En effet, si on regarde une carte et que l'on établit en détail ce

qu'était la Macédoine dans son intégrité territoriale, on se rend compte rapidement que des pays comme la Grèce, la Bulgarie, la Serbie, voir même l'Albanie possèdent sur leur propre territoire des morceaux de cette Macédoine au sens large. Ceci ayant été une des causes, au moins au début du XX^e siècle, des premières guerres balkaniques en 1912.

La seconde raison découle largement de la première ; en effet, l'État appelé « Macédoine » dans la Yougoslavie du maréchal Tito ne représentait qu'une petite partie de celle-ci à l'époque. Ainsi par exemple au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'objectif numéro un de Tito était de constituer un grand État fédéral communiste des Slaves du sud qui aurait comporté en plus de la Yougoslavie, l'Albanie, la Bulgarie et la Grèce (et donc la Macédoine grecque). Toutefois, l'échec de la guérilla communiste en Grèce et l'opposition de Staline auront raison de ce projet.

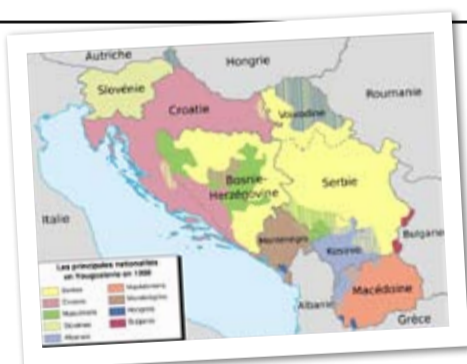
Les revendications territoriales des autres États sur la Macédoine se sont fort heureusement apaisées au fil du temps. La Bulgarie conserve en effet une province macédonienne située à sa frontière occidentale et ne revendique plus, du moins officiellement, la possession de la ville d'Ohrid qu'elle considère pourtant comme un foyer culturel bulgare.

De même, la Grèce, qui possède, nous l'avons dit, elle aussi, sur son territoire, une Macédoine, dite « historique » celle-là, avec la

capitale antique d'Alexandre le Grand (Vergina) a cessé depuis quelque temps sa querelle avec « l'Ancienne République Yougoslave de Macédoine » au sujet du choix du drapeau de celle-ci en 1995, faisant passer le nombre de rayons du « soleil de Vergina » de 16 (nombre contesté par la Grèce car évoquant le drapeau d'Alexandre le Grand) à 8.

Ainsi, on croyait ces derniers temps ces histoires oubliées, les convulsions de la guerre du Kosovo en 1999 – qui avait ébranlé la petite République de Macédoine par un afflux démesuré de réfugiés Albanais – ayant été partiellement résolues avec l'accord de 2001 qui accordait un statut particulier à la minorité albanaise située dans la région de Tetovo. La Macédoine était devenue désormais candidate à l'Union européenne depuis 2005. Hélas, les querelles, notamment avec la Grèce, devaient réapparaître au sujet cette fois-ci de la vague d'adhésion de 2008 des pays de la région à l'OTAN. En effet, suite au sommet de l'OTAN de Bucarest début avril 2008, l'Alliance devait proposer dans la région à la Croatie, à l'Albanie et éventuellement à la Macédoine une adhésion. Pour les deux premières, cela ne devait poser aucun problème.

Le cas de la Macédoine devait différer : en effet, la Grèce – membre de l'alliance avec droit de veto – devait s'y opposer, la raison principale étant encore une fois le nom même du pays.



Au moment où nous écrivons cet article, il semble que les négociations se poursuivent, quitte à trouver un compromis sur l'adhésion de ce petit pays à l'Alliance, qui serait finalement amené à changer légèrement son appellation. N'oublions pas que cette étape serait logique sur la voie de la future adhésion à l'UE. Rappelons en effet que depuis la fin du communisme, nous avons eu le plus souvent le schéma classique d'une intégration en premier à l'OTAN vue comme une entrée dans une sorte de protection militaire occidentale, puis l'adhésion à l'UE considérée comme une insertion dans un club économique pourvoyeur surtout de nombreuses aides économiques et techniques.

Une fois de plus, dans cette région compliquée que sont les Balkans, on constate que c'est l'influence des structures supranationales comme l'OTAN ou l'UE, tout comme dans un passé plus lointain la Yougoslavie, l'Empire ottoman voire l'Empire romain, qui ont tendance à régler les problèmes et pacifier les querelles.

* Dr. Olivier Buirette, Historien

La Turquie à nouveau indépendante

Alper Tan est le directeur général de la chaîne de télévision Kanal A, historien de formation et journaliste de profession, il anime une émission sur la même chaîne, À l'ordre du jour, où il traite de la politique extérieure de la Turquie. Alper Tan s'est entretenu avec nous des relations extérieures de la Turquie.

Pouvez-vous nous parler des relations de la Turquie avec ses voisins ?

La question des relations de la Turquie avec ses voisins est quelque chose de très important et, pour mieux le comprendre, il faut revenir sur le passé du pays. De la création de la République jusqu'au milieu des années 1940, la politique extérieure de la Turquie était influencée par l'Angleterre, bien qu'elle annonçât souvent son caractère indépendant de tout pays. Cette politique étrangère a renfermé la Turquie sur elle-même et a conduit à son isolement dans la région. La célèbre maxime de la République « la paix dans le pays, la paix à l'extérieur du pays », n'a eu aucun effet. À partir de la fin de la Seconde Guerre mondiale, suite aux négociations entre les États-Unis et l'Angleterre pour le partage du monde, les États-Unis sont devenus influents sur la Turquie, cela se concrétisant institutionnellement par l'entrée du pays dans l'OTAN en 1952. Je pense que les États-Unis ont joué un rôle déterminant dans les coups d'État militaires qui ont eu lieu en Turquie dans la seconde moitié du XXème siècle. Les problèmes de notre pays proviennent d'une politique d'hostilité dans les relations avec ses voisins : nous avons été hostiles à l'Iran, mais aussi à la Syrie, anciennement à l'URSS, à la Grèce, à l'Arménie. Comme si cela ne suffisait pas, nous avons aussi des ennemis internes, comme les minorités ethniques ou religieuses, mais aussi les courants d'extrême droite, de gauche et les courants religieux et, au final, nous ne représentons plus grand monde. Ce sont les pays qui ont été défaits lors de la Guerre d'indépendance de la Turquie qui ont cherché à créer ces relations tendues, et cela a été un succès puisque que la Turquie s'est retrouvée séparée de ses voisins et n'a pas pu suivre une politi-

que extérieure intelligente et efficace. Il faut évidemment relativiser les choses : la Turquie est sortie d'une guerre, a créé une république dans des conditions difficiles.

La Turquie n'a-t-elle pas eu conscience de ce jeu mené de l'extérieur ?

Certains s'en sont aperçus mais il y a eu beaucoup d'obstacles : 1944 est une date importante, c'est à ce moment là qu'est né ce que l'on appelle l'État profond, ou l'Ergenekon comme on dit aujourd'hui. C'est une structure américaine secrète qui a annihilé l'indépendance de la Turquie. Après la Seconde Guerre mondiale, la Turquie s'est retrouvée sous le contrôle des États-Unis, tant dans sa politique interne qu'externe. Un exemple illustre si bien ce tableau : l'histoire du Département spécial de la Guerre, financé et abrité par les États-Unis, dont le Premier ministre de l'époque, Bülent Ecevit, n'avait jamais entendu parler jusqu'au jour où le chef d'état-major est venu lui demander de l'argent pour ce département, suite à l'arrêt du financement par les États-Unis, en 1974. Il y aurait 90 bombes et têtes nucléaires en Turquie, dont une première partie fut introduite en 1959, une seconde après la première crise de Chypre et la dernière partie lors de la première guerre du Golfe. Personne n'a encore contredit cette information. Les têtes et bombes atomiques ont été installées pour contrer la menace de l'URSS, tout comme en Europe mais, malgré la chute de l'URSS, elles sont toujours présentes en Turquie. Un autre exemple qui montre les certitudes qu'avaient les États-Unis au sujet de la Turquie, c'est

Une politique intelligente basée sur l'amitié avec ses voisins fera de la Turquie un acteur mondial important.

l'arrivée de la flotte américaine en Méditerranée avant la guerre d'Irak en 2003. Les Américains étaient persuadés que la Turquie laisserait son armée utiliser son territoire et le refus par le Parlement turc d'autoriser le passage des troupes américaines sur son territoire a été le premier bouleversement entre la Turquie et les États-Unis, qui serait consolidé par la suite par d'autres événements. Aujourd'hui, la Turquie a retrouvé son indépendance grâce à la lutte entreprise contre l'État profond et l'organisation Ergenekon.

Depuis quelque temps, une guerre du pouvoir oppose en Turquie cette structure décapitée, mais qui trouve ses prolongements dans beaucoup des institutions du pays, et ceux qui veulent l'indépendance du pays et le procès contre le parti au gouvernement et la loi sur

le voile ne sont que des reflets de cette guerre. Le problème principal est donc le suivant : qui va diriger le pays ? Cette structure secrète, comme auparavant, ou un gouvernement souverain ? Anciennement,

les institutions du pays étaient sous le contrôle de cet État profond mais aujourd'hui, le secrétariat général du Conseil national de Sécurité a été rattaché au gouvernement et le président de la République est élu par le Parlement, suivant la volonté du peuple. Dans le cas où la Turquie suivrait une politique étrangère visant la paix avec ses voisins, si elle avait des liens étroits avec la région, l'Union européenne demanderait à la Turquie de devenir membre de son organisation. Je pense que la Turquie a franchi une étape difficile et je suis optimiste sur son avenir, même s'il existe encore des



Alper Tan

survivances nuisibles qui continuent à résister face au changement de cap de la Turquie.

Selon vous les États-Unis ont mis de côté leur projet de Grand Moyen-Orient.

Je ne pense pas que les États-Unis aient renoncé à leur projet sur le Moyen-Orient, ils l'ont seulement mis en suspens. Ce projet sera remis sur la table, avec quelques légers changements, lorsque les États-Unis seront sortis du borbier irakien. S'ils n'ont pas prévu leur échec en Irak, c'est parce qu'ils avaient eu beaucoup de succès auparavant. Aujourd'hui encore, une quarantaine de pays sont sous l'influence ouverte ou cachée des États-Unis qui tentent de donner un côté religieux aux crises et aux guerres en diffusant une mauvaise image de l'islam et en se présentant comme pays libérateur des peuples opprimés.

Les relations étroites entre la Turquie et les États-Unis sont-elles susceptibles d'inquiéter l'UE ?

Les relations entre ces deux pays ne sont pas si fraternelles. Je ne pense pas que les États-Unis soient sincères sur l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne, ils semblent le souhaiter mais c'est pour rendre la Turquie encore plus dépendante d'eux. Il faut que la Turquie trouve d'autres pays amis dans la région, non pas en remplacement de leur entrée dans l'Union européenne, mais parce que c'est nécessaire ; cela peut être le monde turcophone, les pays musulmans, ou même la Russie. Si la Turquie n'entre pas dans l'Union européenne, elle n'a rien à perdre et c'est pourquoi elle doit avoir de bonnes relations avec son entourage, y compris avec l'Arménie. Une politique intelligente basée sur l'amitié avec ses voisins fera de la Turquie un acteur mondial important.

* Propos recueillis par Hüseyin Latif

Le programme, « l'Oréal-UNESCO pour les Femmes... » (Suite de la page 1)

Le programme Turquie a commencé à être soutenu à partir de 2006 par l'Académie des Sciences de Turquie (TÜBA), une des institutions scientifiques les plus prestigieuses du pays. Les demandes ont été évaluées par le « Comité de sélection des sciences des matériaux », présidé par la Prof. Ayşe Erzan, de la Faculté de Physique de l'Université ITÜ et membre de l'Académie des Sciences de Turquie, et par le « Comité de sélection des Sciences de la vie », présidé par la Prof. Aslı Tolun, de la Faculté de la Biologie moléculaire et de la Génétique de l'Université Boğaziçi et membre également de la TÜBA. 34 femmes turques ont bénéficié de cette bourse jusqu'à nos jours.

Pourquoi avez-vous ressenti le besoin d'un tel programme de soutien ?

L'Oréal a été créé en 1907 par un chimiste appelé Eugène Schueller. La société est donc le résultat de recherches et c'est pourquoi nous donnons beaucoup d'importance à la recherche. Une enquête menée ces dernières années a montré que les femmes scientifiques étaient beaucoup moins nombreuses que les hommes, que les recherches faites par des femmes n'étaient pas mises en avant et que les femmes avaient beaucoup plus de

difficultés que les hommes à être promues. L'Oréal est une entreprise dont les produits s'adressent pour 90 % aux femmes et nous poursuivons donc notre service envers les femmes également dans le domaine de la science.



Yasemin Ahsen Böre

Est-ce l'Oréal qui assure le financement de ces projets ?

La Fondation d'entreprise l'Oréal a été créée cette année à Paris, là où se trouve le centre de la société, et elle a pour objectif de soutenir les projets à responsabilité sociale, dans les domaines de l'éducation, la science... Derrière ces projets, il y a cette fondation.

Comment voyez-vous l'avenir de ce projet ?

Le projet est à long terme, nous ne pouvons pas connaître son évolution. Peut-être l'avenir le fera-t-il changer et s'élargir mais l'objectif sera toujours le même : nous voulons intéresser les nouvelles générations à la science. Dans ce contexte, nous pourrions nous adresser aux lycéennes et pousser les jeunes à choisir une carrière scientifique. Il n'y a pas moins de femmes que d'hommes scientifiques en Turquie mais ici, les filles choisissent les métiers administratifs plutôt que les travaux scientifiques, bien que ce choix soit plutôt une sorte de contrainte, parce que le soutien pour la science est malheureusement toujours limité. Ceux qui travaillent dans la science vivent des difficultés pour poursuivre les projets qu'ils ont commencés. Nous essayons d'offrir cette occasion aux jeunes femmes scientifiques avec ce programme.

Notre programme étant de plus en plus reconnu, nous avons de plus en plus de mal à choisir les demandes qui nous sont adressées en grand nombre, année après année. Nous avons petit à petit créé un réseau dans le but de réunir tous les boursiers afin d'assurer un échange de savoir entre eux. Nous prévoyons aussi d'organiser des conféren-

ces dans les universités. Nous avons donc un long chemin qui s'ouvre devant nous.

Peut-on qualifier ces Prix de « Prix Nobel pour les femmes » ?

Peut-être. Nous avons eu des difficultés à nous faire entendre au départ parce qu'il y a malheureusement très peu de publications scientifiques en Turquie. Au début, nous recevions des demandes des universités qui disposent de gros budgets, d'Istanbul, d'Ankara. Désormais, depuis trois ans, nous recevons des demandes provenant des quatre coins du pays parce que les Prix sont devenus très prestigieux. Certaines scientifiques perçoivent leur prix comme un Nobel pour les femmes, ce qui nous réjouit beaucoup. Nous pensons que nous avons beaucoup progressé, bien qu'à petits pas, et nous avançons à présent avec confiance.

Les annonces pour le concours sont affichées dans 45 universités dès le mois de septembre et nous envoyons des mails à des milliers de chercheurs, aux facultés et aux recteurs. La TÜBA le fait savoir sur son site internet et les boursières le diffusent autour d'elles.

* Propos recueillis par Hüseyin Latif et İnci Kara

Metline, des racines ottomanes en Tunisie

La Tunisie est un pays qui tire sa richesse du fait qu'il a représenté à travers l'histoire un carrefour d'une multitude de civilisations : berbère, phénicienne, romaine, vandale, byzantine, arabe, andalouse, et ottomane.

Cadre géographique

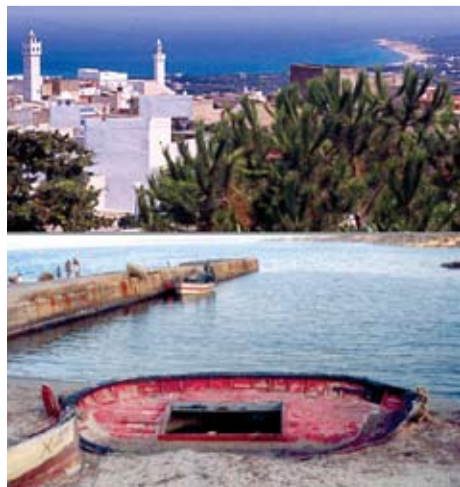
Metline est une petite ville de 10 000 habitants située au bord de la mer Méditerranée au nord-est de la Tunisie. C'est une presqu'île s'étendant entre la montagne, la mer et la forêt, avec des côtes de plus de 6 kilomètres. Elle est située à 60 kilomètres de Tunis, capitale de la Tunisie, et à 28 kilomètres de la ville de Bizerte.



Histoire

Metline fut fondée par les Ottomans vers la seconde moitié du XVI^e siècle mais les habitants de Metline sont d'origine ottomane et morisco-andalouse.

Les Ottomans de Metline sont les descendants de soldats de l'armée ottomane dont une bonne partie est d'origine grecque, plus exactement de la ville de Mytilène, prononcée Meteline ou Mitilini en grec et Midilli en turc, ville d'origine des frères Barberousse Khayr ed-Dine Pacha (Capitan-Pacha et Beylerbey d'Alger) et Baba Arouj et qui faisait partie du sultanat ottoman de 1462 à 1912 avant de rejoindre la Grèce. Ces soldats, enrôlés dans les forces ottomanes, ont participé à la guerre contre les forces chrétiennes espagnoles (1534 à 1574) ayant occupé plusieurs villes côtières tunisiennes (Tunis, Bizerte, Djerba...). Ils se sont installés après la fin de la guerre et la défaite des Espagnols en 1574 sur le site après avoir bénéficié de concessions agricoles en récompense de leurs services, bien qu'une autre hypothèse dise que ces soldats étaient la cible de la révolte des Deys (1596) et qu'ils ont été mis par conséquent à la retraite, et ont donc quitté leur base militaire de Bizerte pour s'installer non loin et construire la ville actuelle de Metline. Les descendants de l'armée ottomane, véritable mosaïque humaine, laissèrent beaucoup de



femmes et d'hommes blonds aux yeux bleus, parfois à la pure beauté hellène : nez droit, sourcils droits comme l'évoque Souad Guellouz dans son roman « Les Jardins du nord » (Prix France-Méditerranée, 1983). Il est utile de rappeler que la Tunisie était une préfecture ottomane de 1574 jusqu'en 1881 et que le drapeau actuel de la Tunisie, datant de 1831 et officialisé par Ahmed I Bey en 1837, est semblable au drapeau de l'Empire ottoman (drapeau actuel de la Turquie).

Une deuxième vague de peuplement, au début du XVII^e siècle est attestée : celle des morisques chassés d'Espagne. Après l'établissement des tribunaux d'inquisition en Espagne au XVI^e siècle suivi de longues années de torture envers les morisques qui sont restés en Andalousie après la chute de la dernière ville musulmane d'Espagne, Grenade en 1492, le roi espagnol Philippe III, incité par l'église catholique, a expulsé au début du XVII^e siècle (1609) tous les morisques ainsi que ce qui restait de juifs (les marranes) chassés en majorité en 1492. Plus de 250 000 morisques ont été expulsés d'Espagne pendant une

courte période, dont la plus grande partie s'est installée en Tunisie (plus de 60 %), dans 28 villages tunisiens localisés essentiellement dans le nord de la Tunisie. Cette installation a été encouragée par les autorités ottomanes, à travers d'attractives concessions de terres et de dons, outre les exonérations fiscales. Il est à noter que les morisques andalous étaient rarement de souche latine. Ils étaient soit d'origine nordique, vandale plus exactement, soit d'origine arabe. Les Andalous de Metline sont, quant à eux, à majorité vandale et c'est pourquoi, par leur morphologie (des blonds aux yeux bleus), certaines familles andalouses de Metline « semblaient débarquer droit de Norvège » (Souad Guellouz, Roman « Les Jardins du nord »).

Indices culturels et historiques

Les Ottomans de Metline sont sub-

divisés en deux grandes familles : la famille Himmet (Himmet étant un prénom turc) et la famille Ben El Agha (fils de l'agha), l'agha étant le chef des janissaires dans l'armée ottomane. Plusieurs autres familles sont issues de ces deux grandes familles : familles Hajji (Haci comme on l'écrit en turc contemporain, signifie le pèlerin), Hamza (nom de ma famille), Jaâfar, Ismail, Chaâbane... Les Ottomans metlinois sont des sunnites hanafites tout comme la majorité des Turcs, contrairement aux Andalous qui sont tous des sunnites malékites comme le reste des Tunisiens et la majorité des habitants du Maghreb arabe.

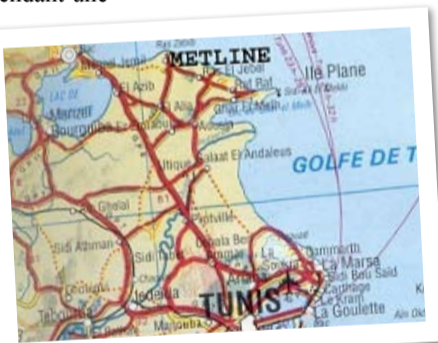
Il est à noter que la broderie artisanale de Metline est d'origine ottomane, les motifs brodés étant très proches de ceux connus dans les ex-préfectures ottomanes en Europe de



l'Est : Bosnie, Bulgarie, Grèce... Le kilim ou klim (mot d'origine turc), tapis dépourvu de velours car il est brodé au lieu d'être noué, est fabriqué artisanalement à Metline, tout comme dans d'autres villes d'Anatolie en Turquie. D'autre part, plusieurs pièces de monnaie ottomanes ont été trouvées dans plusieurs régions de la ville de Metline, dont certaines ont été

frappées à Alger en 1566 (règne du roi Selim II).

Les Metlinois utilisent dans leur langage quelques mots turcs tels que le mot mor ou mour indiquant la couleur violette, et le mot kichla indiquant la caserne et qui sont employés exclusivement à Metline



Hafedh Hamza

Aussi, ils prénomment leurs filles Turkiya indiquant l'appartenance à la Turquie, et leurs fils Mostari, indiquant l'appartenance à la ville ottomane bosniaque de Mostar.

Les Metlinois utilisent le mot grec skala pour désigner leur vieux port. Parmi les plats des Metlinois, on cite les macaronis traditionnels, macaronis originaires de Mytilène préparés exclusivement par les Metlinois et les Bizerains.

La kadriya qui est une branche soufie fondée par le Cheikh Adel Kader Gilani (1077-1166) originaire de Gilan dans le Caucase, s'implante au XVII^e siècle à Istanbul (couvent localisé dans le quartier de Tophane d'Istanbul) puis à Metline avec l'arrivée des Ottomans en Tunisie. La troupe de la kadriya de Metline présente des chants soufis à l'occasion des mariages et des circoncisions.

L'intelligence des Metlinois et leurs compétences leur ont permis d'occuper actuellement des postes de haut rang (ministres, directeurs



général, chercheurs universitaires, médecins, ingénieurs, avocats, enseignants...). Les Metlinois, bien attachés à leur pays la Tunisie, restent toujours fiers de leurs origines ottomanes et andalouses.

** Dr Hafedh Hamza, enseignant et chercheur universitaire au Département de Géologie, Faculté des Sciences de Tunis - Tunisie. Courriel : Hafedh.Hamza@fst.rnu.tn*

www.novotel.com

(+90) 212 4143600

à partir de

109€

Designed for natural living

Les juifs de Turquie, de la période ottomane jusqu'à nos jours...

Que sait-on des 23 000 juifs de Turquie ? Rav Isak Haleva, le Hakham Bachi – grand rabbin – de la communauté juive turque nous a accueilli dans son bureau pour nous parler de nos concitoyens de confession juive.

Une communauté juive vit en Turquie. Pouvez-vous nous en parler, en commençant par son histoire ?

Une communauté juive existait sous l'Empire ottoman avant 1492 et il y avait déjà une communauté karayim qui existait à l'époque de Byzance. Après 1492 – lorsque l'on a nous attribué des passeports de l'extérieur – en raison de la pression religieuse en Espagne, l'Empire ottoman a ouvert ses portes aux juifs. À cette

période, un grand nombre de juifs séfarades se sont installés à Istanbul, Bursa et Izmir. Le port étant à Istanbul, ils se sont surtout dispersés dans cette ville. De nombreux hommes de science et de savants

ayant beaucoup de connaissances religieuses sont venus ici et on peut dire que, par la suite, la Turquie est devenue le centre du monde juif. Ce fut d'abord Babylone, puis l'Espagne, et ensuite la Turquie. Il y a un petit livre intéressant qui porte le titre de « Encyclopedia de Turkia » ; les grands rabbins d'ici ont tous été formés en Turquie. Les connaissances des juifs ont été diffusées dans le monde entier par ces savants. Lorsque les communautés appelées « responsas » avaient des problèmes, elles consultaient les grands rabbins de Turquie, et ceci pendant des années. D'énormes livres étaient publiés à cette période et, dès avant 1800, une imprimerie a été amenée ici

de France. Il existait déjà ici une imprimerie en 1498, si je ne me trompe pas.

L'Empire ottoman était-il le seul à avoir une responsabilité à cette époque ? N'y avait-il pas d'autres pays dans le monde ?

C'était l'Empire ottoman qui était responsable. Par ailleurs, la plupart des pays européens et une partie de l'Afrique se trouvaient à l'intérieur de l'Empire ottoman. Le centre était Istanbul parce que le palais de l'Empereur ottoman et même de Don Joseph Nasi était ici. Don Joseph Nasi a établi l'imprimerie à Ortaköy, où ont été imprimés les livres religieux. Ce qui est étrange, c'est que la diffusion des livres dans le monde de l'islam en Turquie étant dans les mains des calligraphes, il leur était interdit d'imprimer, mais les citoyens juifs, qui étaient considérés comme une minorité étrangère, avaient le droit d'imprimer des livres. Les œuvres imprimées entre 1494 et 1498 furent très nombreuses. Une petite partie de ces volumes se trouvent en Angleterre. Les religieux juifs étaient installés près des palais lors de l'Empire,

et ils étaient souvent consultés. Puisqu'il y avait la charia à l'époque, on avait reconnu une autonomie dans la pratique des règles religieuses propres aux juifs. En dehors de cela, les juifs venus d'Espagne ont apporté d'Europe les connaissances scientifiques modernes, contribuant ainsi à l'essor de l'Empire. Selon les sources, les relations entre l'Angleterre et l'Empire ont été, pendant un temps, établies par un juif. Le sultan Bayazid II disait : « On dit que le roi Ferdinand d'Espagne est un homme très intelligent, alors qu'il n'en est rien ; il a appauvri son pays, et enrichi le mien ». Les savoirs techniques et l'imprimerie sont venus ici avec les juifs. Pour des raisons religieuses,

Dans le quartier d'Ortaköy, à Istanbul, on peut voir un spectacle unique : les appels à la prière des trois religions se font entendre en même temps.



Isak Haleva

les juifs ont une grande capacité d'intégration et ils ont donc bien vécu sous l'Empire ottoman. Le premier principe du monde juif est de « prier toujours pour la paix et la tranquillité du pays où l'on vit ». Nous avons même une prière que l'on récite lors d'événements importants : « Que Dieu protège la République de Turquie et son président ».

On ne sait pas exactement combien il y a de juifs en Turquie, parce qu'on n'a pas demandé la religion lors du dernier recensement. On parle de 22 à 23 000 juifs dans toute la Turquie, dont 18 à 19 000 à Istanbul. Puisque nous sommes nombreux, nous avons nos propres hôpitaux, nos écoles, nos synagogues, y compris dans les régions où nous passons nos vacances, parce que les juifs construisent des écoles et des synagogues partout où ils vont. Ces deux choses permettent la pérennité de notre communauté. Nous avons aussi des clubs de jeunes, enseignant la culture, et deux foyers pour personnes âgées. Et le Journal Shalom – publié autrefois en espagnol avec l'alphabet hébreu, puis en espagnol avec les lettres latines et enfin en turc avec l'alphabet latin. Une partie est encore publiée en espagnol.

Durant toutes ces années, les juifs de Turquie ont beaucoup évolué : alors qu'avant, les familles parlaient en ladino et très peu en turc, elles parlent aujourd'hui toutes en turc. Actuellement les langues étrangères dans notre école sont l'anglais et l'hébreu. Tous les problèmes que vit la Turquie proviennent de l'affaiblissement des minorités religieuses.

Il y a une liberté dans la communauté juive, et nous célébrons les fêtes comme tout le monde et, à Ortaköy, on peut voir un spectacle unique : les appels à la prière des trois religions se font entendre en même temps. On ne peut trouver ailleurs dans le monde une telle tolérance, et voir côte à côte une mosquée, une église et une synagogue est quelque chose de merveilleux. Ortaköy est aujourd'hui un des plus jolis endroits d'Istanbul. Ces religions se sont très bien combinées entre elles, même s'il peut toujours y avoir des événements pénibles, tout comme dans les couples. L'important est de vivre en paix.

Quelles relations avez-vous avec les juifs du monde entier ?

Nous avons des liens avec tous les juifs du monde, au sujet de la religion, nous nous consultons. N'oublions pas que la communauté juive est un tout, s'il y a un problème, cela nous concerne aussi.

Que pensez-vous du chemin de la Turquie vers l'UE qui dure depuis 45 ans ?

Je ne suis pas très concerné par la politique. Selon moi, la Turquie est dans l'Europe, logiquement et géographiquement. La Turquie possède quelque chose de positif, le fait d'être aussi en Asie. Si la Turquie entre dans l'UE, l'Europe aura une fenêtre ouverte sur l'Asie. Toute la communauté juive souhaite que la Turquie soit membre de l'UE. Si la Turquie n'est pas dans l'Europe, où sera-t-elle ? C'est une situation qui pourra poser des problèmes à la Turquie et aux autres sociétés. Malheureusement, l'Europe présente la Turquie d'une façon négative, mais ceux qui viennent ici rencontrent un décor qui est tout autre. En tant que communauté juive, nous nous sentons européens et nous travaillons en ce sens. C'est un devoir de citoyen. Si la Turquie a choisi cette voie, nous ne pouvons que l'aider sur ce chemin.

** Propos recueillis par Hüseyin Latif et İnci Kara*

Les présentateurs de télévision, chamans des sociétés modernes



* Ünsal Oskay

Les présentateurs de télévision d'aujourd'hui, depuis la fin des années 1990, ont un nouveau rôle dans la société turque. Un parallèle peut être établi entre ces personnalités médiatiques

qui commentent l'actualité et les chamans des sociétés traditionnelles, que l'on peut considérer comme leurs ancêtres. Le chamman est la garantie du groupe, qui permet de faire durer les traditions.

Avec l'apparition des civilisations, la population du groupe augmente et de nouveaux problèmes apparaissent. Lors de cette transition, les chamans traditionnels sont remplacés par des chamans institutionnalisés. Nous constatons les premiers exemples en Mésopotamie et en Égypte, où des castes religieuses ont fait leur apparition. Ces castes ont contrôlé et orienté de manière politique leur société pour la faire perdurer autour d'une éducation commune sur tous les sujets nécessaires comme la géométrie, la géographie, la religion, sans utiliser l'écriture.

Les sanctuaires ont une grande importance dans ces sociétés parce que sans ces sanctuaires, il ne peut y avoir ni pharaon, ni chah, ni sultan. Quant à aujourd'hui, il existe de

nouveaux sanctuaires dans les sociétés modernes. Ce sont les universités, les écoles qui ont pour objectif d'éduquer les individus d'une société autour de valeurs communes, alors qu'ils viennent d'horizons différents. Des classes populaires aux classes supérieures, chaque individu doit partager ses sentiments afin d'éviter les troubles qui pourraient nuire à la société et entraîner sa perte. Les sociétés modernes ont donc besoin de nombreuses personnes intégrées à différentes institutions (médias, éducation, santé, justice...) qui auront des choses à dire, donc à prescrire, tout comme les chamans dans les anciens temps. On assiste donc à l'écllosion d'institutions qui visent à unir tout le groupe comme si tous étaient égaux et identiques selon leurs conditions économiques et culturelles, jusqu'au recoin le plus isolé de la société.

Lorsque l'on regarde de près les sociétés modernes, les développements dans les domaines technique et scientifique ouvrent la voie au commerce et permettent l'apparition d'une classe qui vit de cette activité. Il s'y forme aussi des habitudes de consommation

massive. Pour cela, pour en arriver à la société de masse, la classe dominante souhaite homogénéiser la population par l'intermédiaire de l'éducation ou des informations, en travaillant main dans la main avec les milieux économiques. La culture de masse et la société de consommation apparaissent pour créer un sentiment d'unité et d'ensemble entre les classes d'une société.

De nos jours, il existe de nombreux canaux d'information, des journaux, des chaînes de radio. Malgré la monopolisation de la presse,

celle-ci tente de faire croire qu'il existe des journaux de tendances politiques différentes, afin de s'adresser à différentes couches sociales. Ils sont contraints de paraître différents, parce qu'en semblant

donner l'autorisation à cette diversité, ils orientent vers une même voie, à leur guise, ces différents publics. Les présentateurs de télévision semblent donner la parole aux différences qui existent dans une société, mais ils créent en même temps une homogénéité autour de valeurs fondamentales et communes, tout comme les chamans des temps anciens.

Il faut rechercher les liens entre les présentateurs de télévision et les classes dirigeantes, ils proviennent pour la plupart des mêmes milieux sociaux.

Le journaliste va pointer du doigt des problèmes locaux sans remonter à la source du problème, qui est le système en lui-même. Il va donc utiliser le pouvoir qu'on lui a délégué en tant que personne compétente, présentée comme telle, pour faire croire à toutes les choses qui vont dans le sens de la pérennisation du groupe. Pour résoudre les problèmes rencontrés dans les sociétés modernes survenus en raison de leur développement, des personnes capables de construire une mentalité homogène sont nécessaires.

Avec leur expérience des médias et leur réussite professionnelle, les commentateurs de l'actualité sont importants, ils sont même poussés à modifier les événements pour protéger les valeurs fondamentales d'une nation.

À l'instar des chamans de Mésopotamie, les présentateurs sont liés à ceux qui détiennent la terre ou le pouvoir. Le côté étrange de l'histoire, c'est qu'on nous présente les médias comme indépendants, ce qui n'est pas la réalité. Il faut rechercher les liens entre les présentateurs de télévision et les classes dirigeantes. Beaucoup d'historiens et de sociologues ont déjà démontré qu'ils proviennent pour la plupart des mêmes milieux sociaux.

** Prof. Dr. Ünsal Oskay, sociologue*

La municipalité d'Istanbul s'est vue accordé un crédit d'1 milliard et demi d'euros pour son métro

Le 13 Juin 2008, le maire de la ville d'Istanbul, M. Kadir Topbaş, le ministre d'Etat en charge de l'économie et du trésor, M. Mehmet Şimşek, l'ambassadeur de France, M. Bernard Emié, ainsi que différents partenaires financiers se sont réunis autour d'une cérémonie pour la signature des prêts accordés à la ville pour la construction de son métro.



Ce crédit permettra à la ville de réaliser son programme de transports publics, dont le projet principal est le programme Marmaray, qui consiste à construire une ligne de métro sous le bosphore qui reliera les deux rives. Trois autres lignes de métro sont

prévues : une ligne qui déservira Üsküdar-Ümraniye-Çekmeköy, une autre qui reliera 4.Levent-Ayazağa-Hacıosman et enfin une ligne entre Kadıköy et Kartal. L'Agence Française de Développement (AFD) et des établissements bancaires, telles que la Banque Européenne d'Investissement, ont accordé des prêts avantageux pour aider la ville à résoudre ses problèmes concernant la circulation routière, qui handicape la ville, en facilitant le transport de la population, des marchandises et en réduisant ainsi la pollution automobile et ainsi améliorer la qualité de vie.

L'AFD est une institution financière publique française qui a pour mission de financer des projets de développement économique et social dans les pays étrangers. Sa mission est d'apporter une aide à la Turquie pour son développement durable et d'essayer d'intégrer celle-ci aux normes européennes. Avec ce soutien, les institutions étrangères affirment montrer leur confiance en Turquie.

A cette occasion, nous nous sommes entretenus avec M. Mehmet Şimşek, le ministre d'Etat en charge de l'économie et du trésor. A propos de la situation économique en Turquie, il nous a dit : « La Turquie est un pays qui a beaucoup de potentiel. Nos prévisions sont positifs à long et moyen terme. Cependant, en raison de problèmes extérieurs, la performance de la Turquie a été plus faible cette année par rapport aux années précédentes. Mais c'est une situa-



tion provisoire, je ne suis pas inquiet pour le futur. Il y a évidemment des problèmes propre à la Turquie, qui justifient cette bais-



se de la croissance. L'inflation, qui a pour origine principale l'augmentation mondiale des prix du pétrole et des produits alimentaires, a des conséquences sur l'économie, mais il n'y aura pas constamment des hausses de prix. »

M. Kadir Topbaş, maire de la ville d'Istanbul, nous a répondu sur les relations qu'entretient la Turquie avec la France : « On lit souvent dans la presse que les relations entre les deux pays sont tendues. Pourtant, lorsque l'on s'aperçoit que de grands organismes français accordent des prêts à notre pays, on se rend compte que les relations ne sont pas si mauvais, et cela contribue à la paix mondiale. »

* Claire Burcu Turan

Chypre du Nord, « la vraie Méditerranée »



Peu de citoyens européens connaissent la République turque de Chypre du Nord, parce qu'elle n'est pas reconnue officiellement par la communauté internationale. Les touristes qui viennent en vacances sur l'île ignorent en général cette partie de Chypre qui recèle pourtant de nombreux trésors culturels et des paysages somptueux. C'est pour faire connaître ce petit territoire que le ministère du Tourisme et de l'Économie passe à l'offensive à travers une campagne visant à inciter les citoyens turcs mais aussi européens à passer leurs vacances à Girne, Nicosie, Gazimağusa, Iskele ou encore à Güzelyurt. Selon le sous-secrétaire d'État au Tourisme

et à l'Économie, Hasan Kılıç, « Chypre du Nord doit être une nouvelle destination figurant parmi les choix de vacances des Turcs. Le manque d'informations et les problèmes de transport ont longtemps écarté le pays des destinations touristiques mais, aujourd'hui, nous sommes à une heure de plusieurs régions de Turquie, avec des vols réguliers, et nous avons assez de chambres d'hôtel pour accueillir beaucoup de monde. Nous voulons changer l'image de Chypre du Nord et mettre en valeur son potentiel touristique. » Pour cette campagne, un logo qui représente les trois symboles de Chypre a été créé : une tortue, le Soleil et une orange. Sur les 450 000 touristes annuels, 270 000 viennent de Turquie et les Britanniques et les Allemands représentent la plupart des touristes étrangers. Les citoyens turcs sont peu nombreux à faire le déplacement sur l'île alors que la Turquie est le pays le plus proche et qu'il ne leur est exigé aucune formalité administrative pour y venir.

Chypre du Nord présente de belles plages propres, longues de dizaines de kilomètres.

Cette région est ensoleillée 320 jours par an, on peut s'y baigner 8 mois de l'année et de nombreuses activités sportives comme le surf, la voile, la plongée, sont proposées. On retrouve dans l'île différentes architectures appartenant à autant de traditions en raison de son histoire. Ainsi, on peut visiter « l'abbaye de la paix » au style gothique, construite au tout début du 13ème siècle sur l'ordre du roi français Hugues Ier. Le château de Saint-Hilarion, refuge doublé d'une forteresse perché sur un sommet escarpé, à 732 mètres d'altitude, offre quant à lui un panorama magnifique. Chypre est également le berceau d'une gastronomie qui lui est propre, avec notamment le Şeftali Kebabi, le molohiya, ou encore le kolokas. Tout au long de l'année, la culture est présente à Chypre à travers différents festivals, comme le Festival international de musique de Bellapais ou le Festival de l'orange de Güzelyurt.

Necati Özkan, publicitaire, est l'auteur de la formule qui titre cette campagne, « Chypre du Nord : la vraie Méditerranée ». Nous lui avons demandé les raisons de ce choix.



« Ce qui résume le mieux Chypre du Nord, c'est la Méditerranée, parce que Chypre est au milieu de cette mer, elle est cernée par la Méditerranée » répond-il. Il poursuit ainsi : « La Méditerranée est ce qui peut le mieux caractériser l'île parce que cette mer signifie le soleil, la plage, la chaleur, l'histoire, les civilisations. En Angleterre, où la campagne de promotion est aussi lancée, le slogan est 'là où le soleil ne finit pas', parce que les pays du nord sont privés de ce temps magnifique que l'on retrouve à Chypre du Nord. » Après Bodrum, Çeşme et Antalya, Chypre du Nord pourrait bien devenir une nouvelle destination nationale des Turcs, bien que l'île soit administrativement hors de leurs frontières.

* İker Birkan, journaliste

Présentation officielle de « la saison de la Turquie en France »

Le 16 juin les principaux acteurs de la saison culturelle turque qui aura lieu l'année prochaine en France se sont réunis pour une conférence de presse à Istanbul. Face à la presse, on pouvait y voir les ambassadeurs S.E. Osman Korutürk et S.E. Bernard Emié, ainsi que les deux présidents turc et français du comité de pilotage de la saison, messieurs Necati Utkan (ancien ambassadeur) et Henri de Castries (Président du directoire d'AXA). Lors de cette conférence, les différents responsables des deux parties, turque et française, ont présenté à la presse la saison culturelle sans toutefois annoncer tout le programme à venir. M. de Castries a souligné devant la presse son attachement pour la Turquie et son



désir de participer à sa meilleure connaissance en France.

Henri de Castries a par ailleurs confié à notre directeur de la publication, à l'occasion d'une brève entrevue, ses liens personnels avec la Turquie. Son arrière-arrière-grand-père est venu s'installer dans l'Empire ottoman pour construire les phares des ports de la Médi-

terranée, suite à l'accord entre la Compagnie internationale des phares et l'Empire. Jusqu'à la nationalisation des phares voulue par Atatürk dans les années 1930, la famille de M. de Castries percevait donc des revenus pour l'utilisation par les navires des ports équipés de ses phares. « Mon grand-père a été le dernier à diriger cette société avant la nationalisation et j'ai donc entendu parler de la Turquie depuis ma petite enfance » dit-il. Ce lien familial fait partie des raisons de sa présence dans le Comité pour la saison culturelle turque en France.

« Cette saison est une très bonne occasion pour la Turquie de mieux se faire connaître en France. Certains Français connaissent

l'histoire de ce pays mais ils ne savent pas ce qu'il a réalisé récemment ni ses perspectives d'avenir. Dans les relations entre les pays, l'absence de connaissance crée des malentendus », poursuit-il. M. de Castries ne cache pas son admiration pour les efforts réalisés par la Turquie ces derniers temps, la modernisation qu'elle a entreprise. « Plus les Turcs projeteront une image moderne, progressiste, plus facile sera le dialogue » affirme-t-il. Pour lui, il n'y a aucun doute sur l'importance stratégique de la Turquie qui permettra une meilleure stabilité mondiale à l'avenir si la France et l'Europe renforcent leurs liens politiques, économiques et culturels avec elle.

* Öñiz İpek Pekin

Müskebi : détente, découverte et décor de rêve au bord de la mer Égée en Turquie

Une mer bleu turquoise fraîche et brillante, une ambiance chaleureuse et un personnel très accueillant, une cuisine aux saveurs inoubliables, bref, Müskebi est un lieu qui vous amène très loin de votre quotidien. Rencontre avec Richard Özatacan, directeur de ce lieu magique.



Tout d'abord, que représente pour vous le secteur du tourisme, et quels sont les facteurs importants qui vous ont poussé à choisir ce domaine ?

Je suis entré dans ce secteur grâce à mon père. Je suis né à l'étranger mais nous sommes arrivés en Turquie avec mon frère, un peu plus tard. Mon père a commencé à s'intéresser au tourisme et a été guide pendant quelque temps. À la fin des années 1970, il a créé une entreprise à Kuşadası, c'est ainsi que Turkuaz Tur est né. Pour cette raison, j'ai grandi dans le tourisme, qui est devenu une partie de ma vie, une manière de vivre pour moi.

Quels ont été vos contributions à l'entre-

prise depuis que vous l'avez reprise ?

Même notre vie privée est consacrée à ce secteur et c'est ainsi que nous avons acquis une solide expérience. Nos formations et notre éducation nous ont aussi permis d'apporter à l'entreprise. J'ai terminé ma formation à l'étranger en 1995 et, à mon retour en Turquie, j'ai commencé les travaux du nouveau bâtiment de l'entreprise à Kuşadası. Je suis passé ensuite à Bodrum où je me suis occupé des affaires dans cette ville.

Vous vous intéressez au tourisme international et vous travaillez beaucoup avec la France. Qu'est-ce qui a influencé ce choix ?

Le président de notre conseil d'administration, Ahmet bey, a beaucoup travaillé avec le marché français dans les années 1990. Nous avons collaboré avec un voyageur à propos d'un hôtel à Kuşadası puis, à partir de là, nos liens avec les Français se sont amplifiés. Certes, nous travaillons avec d'autres pays, mais 90 à 95 % de notre marché avec l'étranger se fait avec les Français.

Que pensez-vous de l'opinion des touristes étrangers sur la Turquie ? Et comment peut-on augmenter le nombre de touristes ?

Ce qui compte le plus pour un touriste étranger, c'est le coût du voyage et la Turquie attire parce qu'elle est un beau pays peu onéreux pour les touristes étrangers. Tout le monde tente de renforcer cette position à court terme, mais rien n'est fait pour le long terme, qui est plus important et qui a besoin d'une stabilité économique.

La Turquie réalise des avancées au niveau de ses infrastructures touristiques et beaucoup de nouveaux établissements ont été créés, notamment à Bodrum et à Antalya. Si les prix restent bas, c'est le fait de la concurrence. Aucune planification n'existe pour le tourisme et je pense que le gouvernement a beaucoup de choses à faire dans ce domaine.

Est-ce que les prix bas ont une influence sur le profil des touristes ?

La clientèle a changé depuis les années 90 : les étrangers qui viennent actuellement appartiennent à la classe moyenne et ne dépensent pas énormément durant leur séjour.

Mais, comme je l'ai mentionné, le gouvernement peut changer la situation et il y a des choses à réaliser pour améliorer le tourisme en termes de quantité et de qualité. Même si notre société semble atteindre les chiffres espérés cette année, le tourisme n'a pas atteint



Richard Özatacan

le niveau désiré. Depuis le 11 septembre, le moindre fait divers lié au terrorisme a des répercussions négatives sur le tourisme et c'est pourquoi nous jugeons que le gouvernement a des décisions à prendre en termes de politique, intérieure comme extérieure.

Comment expliquez-vous la stabilité numérique de vos clients malgré la transformation des profils des touristes ?

La qualité de notre établissement joue un grand rôle. Ce n'est pas un établissement très luxueux mais c'est un petit exemple du genre « Club Med », apparu dans les années 1950. De la propreté et de bons repas, des chambres simples mais irréprochables, des divertissements et des activités culturelles, tout cela constitue les principes de base de notre établissement. Le fait d'avoir toujours le même personnel rassure également les clients.

Quelles sont vos attentes pour 2008 ? Y aura-t-il des changements ?

Nous allons conserver nos principes, les activités et les divertissements seront les mêmes. Nous avons un nouveau projet d'établissement à Akbuk Didim. Et nous nous attendons à ce que 2008 soit l'année de la Turquie dans le tourisme.

* Propos recueillis par Ezgi Doğan

L'irremplaçable esprit d'Istanbul



* Ayşe Buyan

Istanbul vit ses jours les plus chauds au mois de juillet, les bords de mer regorgent de mille et une vies pleines de couleurs au bruit des pas de la foule bourdonnante. L'énergie des maisons, des quartiers, de la ville, donne ses couleurs à la vie. Bien que sa population augmente de jour en jour et qu'elle devienne une ville difficile à vivre, on ne peut la quitter parce qu'elle est une grande mosaïque qui abrite en son sein tous les besoins nécessaires à l'homme.

Istanbul est une ville éperdue d'histoire, de géographie, de relations humaines et de gastronomie. Les marchés de quartier sont les meilleurs lieux de vie parce qu'ils créent des relations de proximité entre les gens en réunissant dans un même espace la diversité de la population, et mettent un frein par la même occasion au manque de socialité des supermarchés. Les beautés naturelles et le temps ensoleillé du pays font des habitants des êtres chaleureux et hospitaliers. Bien que les sociétés se soient individualisées, on ne s'étonnera pas de rencontrer des groupes de personnes qui parlent et rient dans les allées des marchés. C'est cette socialisation et cette facilité à communiquer avec les autres qui retiennent les touristes venant dans notre pays. Et cela est d'autant plus vrai sur les marchés où la dimension humaine apparaît plus nettement et où les prix affichés sur les fruits et légumes ne sont jamais fixes, tant ils varient selon votre courtoisie et si vous êtes des clients fidèles ; même avec quelques

pièces en poche, vous pourrez vous acheter quelque chose. Si le marchand vous voit chaque semaine, il se tiendra au courant de la santé de votre foyer et deviendra même un ami capable de trouver des solutions à vos problèmes. En appelant « mère » les vieilles dames, les marchands s'adressent aux clientes comme si elles étaient la personne la plus chère à leurs yeux. Les touristes étrangers, surtout les Japonais, prennent beaucoup de plaisir à se promener sur les marchés de quartier parce que certains fruits très succulents sont vendus en entier en Turquie, alors



qu'ils ne sont vendus qu'en morceaux dans leur pays. Une pastèque de 6 kilos est vendue 1,5 € au milieu de l'été.

Tout comme les hommes qui la peuplent, la cuisine d'Istanbul provient de différentes cultures, ce qui rend célèbres ses plats ; ses quartiers sont aussi connus pour les plats et les desserts qui sont préparés lors de jours particuliers. Certains lieux tiennent à continuer à faire vivre les goûts anciens propres à la ville. Par exemple, il y a 20 ans, nous nous rendions le week-end à Kanlıca, quartier où l'on trouve les plus jolis yalı (mai-

son bordant le Bosphore), pour manger du yoghourt sucré, le « Yoghourt de Kanlıca », une légende. Un jardin de thé en bord de mer, 150 grammes de yoghourt crémeux, beaucoup de sucre en poudre et, si la température est élevée, vous pouvez y ajouter autant de glace que vous voulez. On ne se lasse jamais du plaisir d'être face au Bosphore. Et la glace entre deux feuilles d'helva authentique que vous pourrez manger à Emirgan, sur la rive européenne, comme à Kanlıca, présente aussi un aspect exceptionnel : c'est gros, nourrissant mais léger et, si la saponaire officinale, collante et sucrée, qui la compose, est abondante, vous êtes sûr d'être satisfait. Boire du thé au sommet de Çamlıca, sur la rive anatolienne, manger du maïs grillé en observant le coucher du soleil dans les restaurants proches de Küçüksu à Anadoluhisarı, font partie des classiques d'Istanbul pour les petits budgets, au milieu de l'été. Les amandes glacées, les noix épluchées et les concombres frais de Çengelköy vendus sur des comptoirs dégagent leurs bonnes senteurs dans les alentours. L'odeur du champ de fraise d'Arnavutköy se fait sentir bien des mètres à la ronde. Les genêts au parfum agréable, qui s'étendent vers le Bosphore et offrent plus beau jaune au monde, les arbres de Judée aux fleurs roses et bordeaux, les magnolias, blancs, nobles, aux effluves envoûtants, tout ceci vous fera répéter : « Merci mon Dieu d'avoir créé Istanbul ! » Les mûres et les framboises, qui réussissent à se protéger sur les côtés des routes en poussant sauvagement, sont des fruits particuliers à Istanbul. Les jolis champs de cerisiers se trouvent dans un quartier appelé



Polenezköy, peuplé il fut un temps par des Polonais sur les terres les plus vertes, les plus sereines de la rive anatolienne. C'est un des plus jolis endroits d'Istanbul, dans la ville, mais loin du centre. La véritable région mêlant différentes cultures se trouve sur la rive anatolienne, au nord du Bosphore.

Istanbul est une très grande ville de civilisations, qui s'est embellie, renforcée avec le temps sans toutefois vieillir, ni plier face aux problèmes auxquels elle fut confrontée. Elle est le meilleur lieu de vie, habitée par pratiquement 20 millions d'habitants. Istanbul est une ville chanceuse où la passion prédomine aux côtés des inconvénients qui attristent parfois les gens. Tous ceux qui veulent venir à Istanbul doivent essayer de goûter la culture d'Istanbul ainsi que ses beautés naturelles et historiques, et sentir ainsi la ferveur et la chaleur de ses habitants.

Lors de chaque merveilleux jour vécu, il faut toujours un plat dégusté, un dessert ayant un esprit, un air pur à respirer et quelqu'un qui nous regarde avec de la lumière dans les yeux.

* Ayşe Buyan
abuyan@gmail.com
Photos : Thérèse et Gérard Valck

« La Saison turque en France » : facteur de rapprochement franco-turc

Décidée à la suite du « Printemps français » en Turquie en 2006 par les présidents turc et français, la saison turque, qui se déroulera sur 2009 et 2010, aura pour objectif de mettre en avant la proximité des relations entretenues depuis des siècles par les deux pays ainsi que l'intensité et la diversité de leur coopération aujourd'hui dans les domaines politique, économique et culturel. Pour mieux connaître le déroulement de cet événement, nous avons rencontré le président du comité turc, l'ancien ambassadeur Necati Utkan.

« La Saison turque en France » et « İstanbul, Capitale Culturelle Européen en 2010 », ces deux événements vont se poursuivre ; est-ce un hasard ?

On peut le dire parce que c'est en 2006 qu'il a été décidé que « la Saison turque en France » aurait lieu et ce n'est qu'à la suite du « Printemps français » qui a eu lieu en Turquie en 2006 que les présidents de la République française et turc ont annoncé l'organisation de « la Saison turque en France » en 2009 et 2010. İstanbul est venu après je crois. Mais comme on dit : « Le hasard fait parfois bien les choses. »

Parlez-nous de votre rôle dans l'organisation de la « Saison turque en France »...

Ce genre d'organisation a lieu en France depuis 1985 et la France a donc de l'expérience dans ce domaine. Depuis 1985 il y a eu plusieurs saisons, plusieurs pays, et la structure s'est bien implantée : un commissariat mène les tâches au jour le jour avec un commissaire général et un commissaire général adjoint.

Chaque pays les désigne lui-même et j'ai eu l'honneur d'être nommé président par la partie turque. La partie française a nommé Henri de Castries, directeur général d'AXA, président donc nous sommes les 2 présidents à côté des commissaires généraux.

Vous allez donc veiller aux travaux des commissaires ?

Oui c'est cela. Par exemple pour mener la tâche proprement dite du côté français, un organisme culturel français est choisi, du côté turc nous avons choisi la Fondation de culture et d'art d'Istanbul, IKSU (Istanbul Kültür Sanat

Vakfi). Pour les expositions, Nazan Ölçer, qui est la directrice du musée de Sabanci, en est la responsable, notamment celles du Grand Palais et du Louvre. Le directeur général de l'IKSV, Görgün Taner, est le commissaire pour toutes les autres activités.



Donc les activités sont d'une part les expositions et, d'autre part, tout le reste. C'est quoi tout le reste ?

Les commissaires généraux côtés turc et français et les présidents se réunissent périodiquement dans le cadre d'un comité d'organisation mixte qui étudie les projets présentés par les deux parties. Culture-France et IKSU présentent plusieurs projets et ce comité mixte d'organisation choisit ceux qu'il souhaite inclure dans le cadre de la saison turque en France, projets officiellement « labellisés ». Ensuite, ils sont pris en charge par le comité d'organisation mixte et les frais y afférents sont partagés entre les deux parties suivant certaines règles.

Êtes-vous satisfait du déroulement des choses ?

Oui, je suis ambassadeur en retraite et j'ai une

mission culturelle en tant que commissaire. Quand on voit les choses sous un angle culturel, tout va bien. Il en va de même du côté français ; la preuve : cette longue liste déjà préparée va se préciser jusqu'à juillet 2009, nous avons encore une année devant nous.

Concrètement, ces projets se dérouleront en France et auront pour objectif de mieux faire connaître la Turquie...

« La Saison turque en France » durera de juillet 2009 à mars 2010 et permettra aux Français de mieux connaître le dynamisme et la diversité créatrice de la Turquie contemporaine ainsi que la richesse de son patrimoine et elle a l'ambition d'encourager les échanges et le dialogue à tous les niveaux entre les deux pays dans les domaines de l'éducation, de la gastronomie, de la culture, de la science, de l'économie, de l'université, du commerce et du tourisme. De très nombreuses manifestations se dérouleront sur tout le territoire français. Cette riche programmation, jalonnée de grands événements comme les expositions au Louvre et au Grand Palais, fait aussi largement appel aux coproductions et s'appuiera sur la collaboration de plus en plus étroite entre les communautés des deux pays. « La Saison turque en France » mettra en lumière la possibilité d'enrichir les bonnes relations entretenues dans le passé entre la France et la Turquie.

Est-ce que cette saison turque, par un redémarrage des relations culturelles entre les deux pays, peut s'étendre à d'autres domaines comme la politique par exemple ?

On ignore souvent les liens culturels entre nos deux pays et l'importance de la



francophonie en Turquie. Beaucoup de Turcs ont étudié dans des collèges français et sont bien imprégnés de culture française. Personnellement, je pourrais vous réciter du Racine, du Molière, du Corneille, du Rostand... Il me semble important que les Français prennent conscience de cette réalité culturelle en Turquie.

En France, beaucoup de Turcs préparent des projets pour cet événement. Comment organisez-vous la visibilité de toutes ces manifestations ?

Toutes les manifestations dont je vous ai parlé ont traversé seules ces périodes comme à Hambourg. Chaque projet est proposé aux commissaires qui le présentent aux présidents et ces derniers au comité mixte qui décide ou non de le labelliser. C'est ainsi que ça marche, la créativité est à la source du projet et la labellisation de ce projet dépend des artistes qui en sont à l'origine.

Que faut-il pour que cette « Saison turque en France » soit un succès et qu'en attendez-vous ?

Les résultats viendront d'eux-mêmes. Si cela se déroule comme jusqu'à maintenant, avec une bonne entente entre les commissaires et les ambassades, ce sera une réussite et les Français connaîtront mieux la Turquie.

Pensez-vous que l'on puisse avoir une bonne promotion de la Turquie en France au niveau culturel s'il subsiste des problèmes au niveau politique ?

Je suis plutôt optimiste. Je veux continuer à voir dans la France le pays de Pascal et de Descartes.

* Propos recueillis par Mireille Sadège
Photos : Thérèse et Gérard Valck

La Sahimo Mekano, troisième voiture la plus économe d'Europe

La Sahimo Mekano, la voiture à hydrogène de SAU, est arrivée troisième au marathon d'Europe Shell Eco, qui a été disputé à Nogaro en France entre le 24 et le 28 mai 2008.

Le Prof. Dr Mehmet Durman, le recteur de SAU, a ajouté : « Cette mise en application des technologies de pointe a été réalisée par des étudiants en 2003 et elle a fait naître une communauté qui a su adapter la science théorique à la production préindustrielle. Pour ce faire, nos étudiants ont des besoins techniques croissants, ce que notre université a bien compris, qui met à leur disposition les moyens techniques nécessaires leur permettant de créer un lien entre leur formation théorique et la production pratique. Nos étudiants représentent avec succès notre pays en France en développant cette voiture à hydrogène après une voiture et un bateau à énergie solaire. Je les félicite de tout cœur pour ce brillant succès. »

La Mort bleue, un roman de Hüseyin Latif par Marine Deneufbourg

« Je vais te raconter la mort bleue [...], je vais te raconter l'amour ». Est-ce possible ? La mort et l'amour peuvent-ils se raconter en même temps ? Hüseyin Latif en a fait le pari avec son premier roman qui mêle habilement et subtilement le désir vital, la sensation de la fin, l'amour, la haine et... l'histoire. Car, en effet, l'histoire de la vie de Selçuk – le héros de cette œuvre – c'est aussi l'histoire de la ville d'Istanbul, chère au cœur de l'auteur. Ce livre nous fait littéralement voyager entre l'Orient stambouliote et l'Occident parisien. Mais pour nous, lecteurs français, ce qui reste le plus intéressant est la découverte d'une contrée inconnue, j'ai nommé la Turquie. Nous ne connaissons finalement que très peu de choses d'elle si nous n'y avons jamais mis les pieds. Avec ce roman, nous nous laissons guider à travers la majestueuse Istanbul et son Bosphore impérial, ainsi qu'au sein d'autres villes turques dont le charme a certainement marqué l'auteur.

C'est donc à travers un récit fait par Selçuk à sa nouvelle « amie » Marie que nous découvrons une vie, dans toute sa complexité.

Celle du protagoniste justement, qui se sert de ce récit pour redécouvrir sa propre vie et, pourquoi pas, la réinventer. Les personnages qu'il va y évoquer sont nombreux : il y a ceux qu'il remarque au croisement d'un chemin et ceux qui ont, à jamais, changé son existence. Cengiz, l'ami qui devient son compagnon de route ainsi que ces femmes, attirantes et attirées, brûlantes et ardentes, qui lui ont permis de développer ses sens et de découvrir un peu plus l'amour. Selçuk a besoin des femmes pour vivre, tout comme il a besoin d'Istanbul. Et Istanbul aurait-elle besoin de lui en retour ? Ne serait-ce que pour retrouver cette fraîcheur d'autrefois, ce charme terni par la modernité et l'urbanisation, cette saveur qui se mariait aisément avec celle des traditionnels narguilles et des cafés turs de Recep. Et puis l'amour, quel qu'il soit, est sans cesse confronté à la politique. Les conflits sociaux d'avant le coup d'État de 1980 sont très présents dans cette œuvre d'Hüseyin Latif, dont l'histoire débute en 1977. Istanbul est déchirée, meurtrie par des manifestations et de la violence à n'en plus finir. Mais cet amour est soumis lui aussi

à la politique et Cengiz en fera les frais avec sa femme, conservatrice et opposée aux idées des deux compères du roman. De son côté, Selçuk aime malgré lui des jeunes femmes partageant plus ou moins ses convictions intellectuelles et politiques.

Quant à la mort, sa présence est subtile et imposante à la fois. Elle est bleue parce qu'elle peut faire revivre et qu'elle s'oppose à la noirceur de celle qui n'implique aucun espoir. Elle est bleue parce qu'elle est teintée de la couleur du Bosphore, qui contemple un Istanbul qui se déchire. Et elle est bleue parce que le bleu peut donner la mort : les blindés qui faillirent bien tuer la contestation politique des étudiants étaient bleus et le pont de Galata s'est retrouvé en flammes à cause d'un hors-bord... bleu. Pas de doute, Hüseyin Latif raconte dans sa Mort bleue le récit d'une vie éparse mais complète, où tout est présent pour nous rappeler à quel point les choses et les âmes sont fragiles et changeantes, et à quel point il faut les protéger.

* Marine Deneufbourg



Un instrumentiste d'exception

Première flûte de l'Orchestre philharmonique de Borusan Istanbul, qui forme les meilleurs flûtistes de Turquie, Bülent Evcil a sorti son premier album intitulé « *Tango Zamanı* » (le Temps du tango) chez Kalan Müzik. Le son de la flûte, accompagné par le pianiste Lior Kretzer, emporte ceux qui l'écoutent vers d'autres contrées.

Le mondialement célèbre flûtiste Sir James Galway qualifie Bülent Evcil de meilleur joueur de flûte de la nouvelle génération. Bülent Evcil est aussi le flûtiste principal du Festival de San-Diego (Californie) organisé par l'Union des flûtistes américains, du Festival Falaut de Milan, du 5e festival de l'Union des flûtistes anglais, mais aussi d'orchestres de festivals de musique internationaux comme ceux d'Istanbul, d'Ankara, d'Eskeşehir. Il a reçu de nombreux prix internationaux, ainsi que la médaille d'encouragement artistique du Royaume de Belgique. Alors qu'il était en formation au Conservatoire royal de Belgique en 1990, il a assisté, sur les conseils de son professeur, à un festival organisé à Francfort. Lorsqu'il eut entre les mains le CD des grands flûtistes qui avaient joué lors de ce festival, il s'est demandé s'il pourrait lui aussi participer un jour à un tel album. Il réalisa son rêve en Italie : là-bas, il fut le premier flûtiste turc invité au festival de Falaut, connu dans le monde entier. Parmi les 75 flûtistes qui ont joué ces deux dernières années dans ce festival, il fit partie des sept meilleurs et participa ainsi à l'enregistrement d'un album réunissant entre autres Maxence Larrieu, Andrea Oliva, Emmanuel Pahud ou encore Davide Formisano.

Est-il satisfait de sa situation ? « Je suis très heureux d'avoir atteint un tel niveau dans le domaine de la flûte en tant que Turc, mais mon objectif principal est de rendre populaire cet instrument et le faire aimer par beaucoup plus de personnes. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi pour mon premier album des airs de tango connus ; à côté des créations d'Astor Piazzola, j'ai interprété des œuvres de compositeurs célèbres tels que George McCarthy et Cecil Rivera », nous répond-il. La musique classique en Turquie n'est pas très écoutée, les gens préfèrent les musiques aux accents populaires et, conscient de cela, Evcil a enregistré des morceaux connus de



Bülent Evcil

tous. Avec l'union des timbres pleins de passion du tango et la flûte d'Evcil, un album reposant et exceptionnel est né. Qu'annonce donc la sortie de cet album ? « Mon prochain projet est de réaliser un album sur lequel j'enregistrerais à la flûte des œuvres de compositeurs turcs qui ne sont pas très connus. Mon deuxième projet est de réinterpréter les œuvres mondialement connues », nous dit-il, sans savoir encore lequel des deux projets sera le prochain. « Mes efforts pour faire aimer la flûte ne se limitent pas au disque et je serai cet été l'assistant responsable des étudiants turcs du master en Suisse de Sir James Galway. Ensuite, je serai en concert. L'année prochaine, j'ai une tournée prévue en Anatolie, qui comprendra les villes de Mersin, Adana, Kayseri, Malatya et Konya. Je pense que je serai donc un soutien pour ceux qui jouent de la flûte. »

Evcil pratique aussi la planche à voile depuis 15 ans et il aime également la plongée. Il précise qu'il s'inspire des profondeurs et du bleu de la mer lorsqu'il joue de la flûte : « Quand je sens que je perds ma concentration, j'imagine tout de suite une mer bleu marine et calme. » Avec sa flûte 9 carats de marque Miramatsu, Evcil appelle les gens à mettre de côté leurs pensées négatives et à se perdre dans les profondeurs de la mer.

* Propos recueillis par İnci Kara
Photo : Şahinde Akkaya

Traditionnel concert de printemps du Chœur européen d'Istanbul

Le chœur européen d'Istanbul a été créé en 1976 par des allemands expatriés à Istanbul. Il portait alors le nom de « Deutscher Singkreis » (Association Allemande de Chant) et 30 à 40 personnes en faisaient partie.

C'est en 1991 qu'il est devenu Chœur européen d'Istanbul suite à la venue d'un groupe de chanteurs français. Il est ouvert à des personnes de nationalités, de professions, d'âges, de langues et de religions différentes réunis par la passion de la musique et du chant.

Il comprend actuellement une centaine de membres âgés de 18 à 78 ans. Il y a 10 ans, la moitié était turque et l'autre étrangère, à présent, la tendance est plutôt de 30 % d'étrangers pour 70 % de turcs. De ce fait, le Chœur souhaite absolument augmenter la quantité d'étrangers pour ne pas perdre son titre de « Chœur Européen » - avis aux expatriés amateurs de chant et de musique !

Fonctionnant de façon absolument indépendante, comme une association mais sans en être une, ce Chœur élit tous les deux ans des responsables tant pour l'administration, la gestion de la trésorerie, la publicité, etc... La majorité de ses membres sont des amateurs mais il y a quelques professionnels et le résultat est de qualité professionnelle.

Tous les ans, au printemps et à Noël, est organisé un concert de deux représentations avec accompagnement au piano, l'un sur la rive européenne, l'autre sur la rive asiatique d'Istanbul. Le Chœur donne entre 6 et 12

concerts par an, certains à l'Atatürk Kültür Merkezi de Taksim avec l'orchestre public symphonique d'Istanbul.

Le traditionnel concert de printemps, dont le programme était la « *Messa di Gloria* » de Puccini, a eu lieu vendredi 7 juin dans la cathédrale Saint-Esprit à Harbiye et samedi 8 juin en l'église de l'Assomption à Moda.

Au piano Sergei Gavrilov, d'origine russe, diplômé d'un doctorat de Direction d'Orchestre et Pianiste de l'Université de Moscou, a 13 ans d'activité au sein du Chœur. Il exerce comme pianiste et co-répétiteur à l'Orchestre public symphonique et au ballet. Le chef de Chœur est la pétillante Gökçen Koray, chef professionnel depuis 35 ans et

depuis 5 ans à diriger ce petit monde avec son énergie et sa passion. C'est cette même passion, cet amour commun de la musique et du chant qui l'a amenée à accepter cette fonction au sein du Chœur.



Elle a côtoyé la musique à partir de 6 ans en apprenant le piano. Diplômée du Conservatoire National de Sofia section Théorie Musicale, Composition et Direction de Chœur et d'Orchestre en 1972, elle dirige depuis 1977 le Chœur de l'Opéra et Ballets Nationaux d'Istanbul.

Une salle comble et enchantée a apprécié la haute qualité de la prestation.

Si vous désirez rejoindre le Chœur, prenez contact avec Ferhan BARAN, président de l'association (francophone et anglophone) au 0532.216.19.19 ou par mail ferhanbaran@superonline.com.

* Texte et photos : Nathalie Ritzman

Un comité pour la Saison turque en France est né à Strasbourg



Après le Congrès des Étudiants turcs de France, Muammer Yılmaz, des étudiants et différents acteurs de la région alsacienne ont pris l'initiative de réunir différents protagonistes de la communauté présents en Alsace afin mettre au point la saison culturelle turque qui aura lieu dans différentes villes de France entre juillet 2009 et mars 2010. À la suite de ces réunions regroupant différentes associations, des personnalités universitaires, des étudiants et des personnes qui veulent s'impliquer dans l'organisation de cette saison, des débats ont eu lieu pour discuter des besoins et des projets, et la création d'un comité a été décidée. Vu le manque de coordination au niveaux national et international - d'autres projets étant établis à partir de Turquie ou de France - le Comité tentera d'éviter une situation de concurrence entre les projets et assurera la coordination entre

ceux qui doivent être mis en place dans la région de Strasbourg, dans le but d'assurer une meilleure circulation des informations et d'organiser des événements cohérents et structurés. Muammer Yılmaz, qui anime l'émission « Amoureux de la Turquie » diffusée sur Radio RBS et qui dirige aussi l'Association TV Campus, a été désigné président de ce Comité. « S'impliquer dans cette saison culturelle est pour moi un devoir, j'ai envie de contribuer, en tant que Turc de France, à ce projet qui permettra de faire connaître la Turquie et la mosaïque culturelle qui la compose ; si l'on compte le nombre de pays qui existent dans le monde, la Turquie ne sera pas à nouveau à l'honneur en France avant un siècle, c'est pourquoi il ne faut pas manquer cette occasion » explique-t-il.

Dans les prochains jours, le Comité va décider de son statut - association ou collectif - et pourra alors être réellement actif en informant les différents acteurs ainsi que le public français. Le journal *Aujourd'hui la Turquie* participera de près à cette démarche afin d'annoncer les événements, de présenter les différents partenaires et de mieux faire connaître la Turquie en Alsace et dans le monde francophone.

* de notre envoyé spécial İlker Birkan

Elvira Godeanu était à Istanbul



Le théâtre national de Roumanie, «Elvira Godeanu» a présenté une pièce musicale sans parole intitulée «Balera», d'Achille Roselette, qui porte un regard historique sur la danse et la musique italienne, à Istanbul dans la salle de théâtre Muammer Karaca.

L'institut culturel roumain «Dimitrie Cantemir» et le Studio d'Art et Communication «Bosforus» ont joué un rôle majeur pour l'organisation de ce spectacle merveilleux.

La terrasse-bar de l'hôtel Armada



« La silhouette de la presqu-île historique est une fenêtre ouverte sur le Monde »... La terrasse de l'Armada sera l'un des lieux les plus reposants de l'été 2008. Si vous passez votre été à Istanbul et souhaitez vous détendre en sortant du travail, la terrasse-bar de l'hôtel Armada est idéale avec ses diners savoureux et romantiques. Cette année, la Tente aux Sofas, qui donne sur Sultanahmet et Ayasofia, laisse sa place à la Terrasse. Vous pourrez y déguster ses mets et ses boissons, accompagnés par les musiques d'Istanbul, dans la fraîcheur du soir.

Soirée de solidarité au Lycée Notre Dame de Sion

(Suite de la page 1)

Le 5 juin dernier, le lycée Notre Dame de Sion a organisé un concert de bienfaisance au profit de la fondation « Mor çatı ». Après le pianiste Jérôme Rigaudias, et sa magnifique prestation, Sezen Aksu est apparue pour interpréter quelques chansons.

Le refuge pour femmes « Le Toit violet » a été fondé en 1990 suite au mouvement féminin né dans les années 1980 en Turquie, qui s'était constitué suite aux propos d'un juge ayant refusé le divorce à une femme victime de violences conjugales. La Fondation a été créée pour soutenir les femmes victimes de violences et développer la lutte contre les violences au sein de la famille. Par téléphone ou face à face, chaque jour la Fondation soutient des dizaines de femmes et établit également un soutien psychologique et juridique.

15^{ème} Festival International de Jazz d'Istanbul, du 2 au 16 Juillet



La Fondation Art et Culture d'Istanbul (IKSV) transformera Istanbul en une ville de jazz durant quinze jours. En effet, différents lieux de la plus grande ville de Turquie accueilleront des jazzmen du monde entier. On ne ratera pas la légende vivante du jazz Herbie Hancock le 3 juillet à la Salle Cemal Reşit Rey, ni le grand nom du rock Lenny Kravitz qui montera sur scène le 30 juillet à l'Arène de Kuruçeşme, dans le cadre du festival.

La plus grande exposition mondiale d'art manuel à Istanbul

Du 7 au 15 juin dernier, s'est tenue la 11^e exposition organisée par I.S.M.E.K. (İstanbul Büyükşehir Belediyesi Sanat ve Meslek Eğitimi Kursları), autrement dit le centre de formation de l'art et de la formation professionnelle de la ville d'Istanbul à la Feshane d'Eyüp au bord de la Corne d'Or.

Grâce au financement de l'Union européenne, la mairie peut dispenser des cours gratuitement : 197 000 personnes ont pu en bénéficier durant l'année 2007-2008 et 580 000 depuis sa création il y a 12 ans, ce qui montre le chemin parcouru durant ces années.



201 centres répartis dans 31 secteurs géographiques d'Istanbul, 106 branches d'activités représentées, cela donne une idée de l'ampleur de l'organisation. On peut tout y apprendre, de l'informatique aux langues, du sport à la musique, de l'art manuel à l'art islamique turc, de la formation professionnelle technique à l'enseignement social et culturel.

Madame Özleyiş Topbaş, épouse du maire d'Istanbul, était présente lors de ma visite et a témoigné d'un intérêt particulier pour l'exposition. Elle a fait de nombreux arrêts aux différents stands, s'entretenant avec les enseignants et les élèves sur l'originalité, la qualité et la beauté des œuvres présentées.

Dans le cadre de cette gigantesque exposition d'art manuel, la plus grande au monde, les élèves exposent les ouvrages réalisés durant leur dernière année de formation. De la faïence à la calligraphie, du travail du cuir à la coiffure, de

la reliure à la peinture, de la gravure au vitrail, de la céramique à la mosaïque, c'est un étalage à la Prévert de toute beauté que la foule a pu découvrir.

C'est la mosaïque qui a particulièrement attiré mon intérêt grâce à la découverte de cet art vieux de 5000 ans par Meyçem Ezengin, jeune femme de 26 ans, seule enseignante de cet art à Istanbul.

Après des études entamées dans le cinéma et la télévision, puis comme gardienne d'enfants, elle démarre finalement en 2003 deux années à l'Université de Thrace à Edirne où elle apprend les différentes techniques générales de l'art ainsi que son histoire. Après avoir réussi son examen, un an de stage lui permettra de faire de la mosaïque son credo. Elle réalisera d'ailleurs durant cette période une fresque dans la demeure d'un célèbre artiste turc.

Les cours qu'elle dispense couvrent 300 heures durant lesquelles les élèves apprennent d'abord l'histoire de la mosaïque, puis découvrent les matériaux, en particulier le verre qu'il faut apprivoiser pour le travailler sans peur de se blesser. La connaissance des instruments nécessaires, celle du dessin pour créer le modèle, les nuances des couleurs, sont autant de compétences à acquérir avant de pouvoir se lancer dans sa première œuvre.

La mosaïque utilise principalement le verre (de toutes les couleurs), les perles de verre (boncuk), le marbre, différentes sortes de pierre et de granit, la porcelaine, des écailles de moule aussi, le tout généralement collé sur des supports en bois, mais aussi sur du verre pour créer des lampes éclatantes.

Le verre utilisé vient d'Europe, de Chine ou d'Amérique contrairement au marbre et à la pierre qui sont des productions locales, souvent de Balıkesir ou d'Eskeşehir. L'assemblage se fait à l'aide de silicone de types différents selon le support.

La pratique de la mosaïque est un vrai travail d'équipe : pendant qu'une personne coupe les matériaux à la taille nécessaire, une autre trie les morceaux par couleur, ce qui demande un



temps considérable, une troisième trace le dessin soit directement sur le support, soit sur un patron en papier qui sera ensuite agrandi selon les besoins.

La réalisation des œuvres présentées nécessite des heures de travail, parfois des mois, comme ce visage du Christ, mosaïque recouverte d'une feuille d'or, reproduit d'après l'œuvre originale visible à Sainte-Sophie. 3 mois de travail à raison de 4 ou 5 heures par jour, la tâche étant épuisante pour les yeux et les mains mis à rude épreuve. De nombreux pièces sont des reproductions d'œuvres visibles dans le célèbre musée, témoignage de cet art ô combien difficile mais dont le résultat est à l'image de l'effort et du travail accomplis.

La pratique de cet art est coûteuse, compte tenu des matériaux nécessaires. Le prix du m² de verre, par exemple, est d'environ 53 €.

Le premier musée de la mosaïque au Monde est celui de Ravenne en Italie, suivi par celui d'Antioche en Turquie et celui du Bardo à Tunis. C'est là que les chefs-d'œuvre les plus impressionnants sont visibles.

Les œuvres réalisées peuvent trouver acquéreur auprès d'un public de connaisseurs mais sont rarement vendues à leur juste valeur, tant la durée nécessaire à leur création ne peut être facturée.

Si cet art vous intéresse, vous pouvez prendre contact directement avec Meyçem Ezengin au 0533.573.11.20 ou par mail : m_ezengin@hotmail.com.

En 2009, devrait se tenir la première exposition organisée par la jeune femme et ses élèves et qui sera spécifique à la mosaïque... Rendez-vous le moment venu !

* Texte et photos : Nathalie Ritzmann



**LE DEPARTEMENT
INFORMATIQUE
DE VOTRE ÉTABLISSEMENT**

Tél : 90 216 325 82 62
Email : marmara@marmara.net



www.marmara.net

Çeviride yönünüzü kaliteye çevirin!



Nous vous proposons nos services de traduction personnalisés, 100% sur mesure. La spécialisation est un de nos principes intrinsèques de fonctionnement.

Des domaines tels que le Juridique, la Cosmétique, l'Automobile, la Presse & Publication, l'Édition et la Banque réclament une spécialisation qui ne permet pas le droit à l'erreur et nous travaillons avec les plus grandes institutions turques depuis 2000, en proposant des services de qualité, fiables et rapides.

La recherche de la plus grande qualité de traduction passe par Trio.



TRIO Tercüme ve Organizasyon
Orgeneral İzzet Aksalur Caddesi, Ordu Yapı Koop. 1A Blok D:25 4. Levent 34330 İSTANBUL
Tel: +90 212 268 30 94 Faks: +90 212 268 30 96 www.triotercume.com.tr

Une sélection des émissions TV5 Monde Europe – Juillet/Août 2008

Documentaires

Les beys de Tunis, une monarchie dans la tourmente coloniale

Le 11 juillet à 17h

Assassinats politiques, meurtre à Stockholm

Le 14 juillet à 17h

Les Français, Histoire d'en rire

Le 3 août à 3h

Turquie aux portes de l'orient

Le 7 août à 17h

Le 14 août à 9:50

Le 25 août à 4 :05

Films

La vérité ou presque

(Comédie dramatique) le 17 juillet à 21h
Réalisé par Sam Karmann en 2007, avec Karin Viard, André Dussolier...

Bella Ciao

(Comédie dramatique) le 7 juillet à 18h30

Réalisé par Pierre Schoendoerffer en 1977, avec Jacques Gamblin et Jalil Lespert

L'appât

(Drame) le 31 juillet à 21h

Réalisé par Bertrand Tavernier en 1995, avec Marie Gillain, Olivier Sturuk...

Tel Père, Telle Fille

(Comédie dramatique) le 10 août à 23 :40
Réalisé par Olivier de Plas en 2006, avec Vincent Elbaz, Daisy Broom, Elodie Bouchez...

Je Déteste les Enfants des Autres

(Comédie, Famille) le 17 août à 23 :35
Réalisé par Anne Fassio en 2007, avec Elodie Bouchez, Valérie Benguigui...

La Vie d'artiste

(Comédie) le 3 juillet à 21 h

Réalisé par Marc Fitoussi en 2007, avec Sandrine Kiberlain, Denis Podalydès...

Les heures indiquées sont celles de Paris

Où en est la Turquie, où va la France ?



* Kemal Belgin

Alors que l'Allemagne a gagné sa place pour la finale de la coupe d'Europe de football, je suis contraint d'écrire cet article quelques heures avant la deuxième demi-finale entre l'Espagne et la Russie. La préparation d'un journal n'attend pas la fin d'un match...

Forcément, nous devons écrire quelque chose dans ce numéro à propos de cette grande manifestation sportive. Quelles ont été ses particularités ?

Indiscutablement, dans son groupe, la Turquie – et surtout sa victoire contre les Tchèques et sa qualification pour les quarts de finale – a créé une grande émotion. Ils ont profité ensuite des Croates qui avaient fait de Wembley un cimetière – excusez-moi l'expression – pour l'Angleterre... Enfin, les demi-finales. Mais pratiquement la moitié de l'équipe turque



était sanctionnée ou blessée et la Turquie s'est retrouvée à jouer une demi-finale avec 13 joueurs pour, peut-être, la première de l'histoire du tournoi. La Turquie, qui avait la chance avec elle lors des matchs de groupe et contre la Croatie, a été éliminée par l'Allemagne malgré son excellent jeu. Étrangement, la chance a souri cette fois-ci à l'adversaire. En effet, au football, le gagnant n'est pas toujours celui qui joue le mieux et on voit parfois celui qui joue mal battre celui qui joue bien. Cependant, le potentiel de l'équipe nationale turque a montré qu'elle se fera craindre des plus grands favoris lors des prochaines coupes, surtout lors de sa rencontre avec l'Allemagne... Alors que la grande Allemagne n'a eu que trois occasions, toutes les trois transformées en but, et que la Turquie a donné une leçon de football, cette dernière a manqué au moins cinq buts, en plus de ceux inscrits. Nous verrons lors des prochaines coupes

ce que pourra faire cette nouvelle équipe regroupant ceux qui évoluent en Turquie et ceux jouant à l'étranger. Par ailleurs, cette rencontre a permis de réunir dans les tribunes la Chancelière d'Allemagne et le Président de la Turquie. Avant ce match, le chef du gouvernement turc et d'autres parlementaires européens assistaient aussi aux rencontres au sein du stade et il était frappant de voir le président de l'UEFA, Michel Platini, très proche de nos hommes politiques.

J'aimerais ajouter quelque chose sur la France, bien que je consacrerai plus tard un article un peu plus long à ce sujet, mais il faut battre le fer quand il est chaud : personne ne s'inquiète de la situation de la France qui est capable de former quatre équipes différentes, toutes aussi fortes... Si j'écrivais dans la presse française, je me pencherais de longs mois sur ce sujet : est-il possible d'être éliminé alors que l'on possède un tel potentiel ? Eh bien, oui... Où était le problème ? C'est triste, la France devrait avoir la meilleure équipe au monde. Comme je l'ai dit plus haut, quel autre pays peut aligner quatre équipes différentes ?

* Kemal Belgin, journaliste et enseignant à l'Université de Marmara

Maître glacier Ali à Moda : les parfums de l'été

Depuis 1969, il prépare des glaces ; avec le temps, son commerce s'est transformé en une entreprise familiale où l'on retrouve six membres de sa famille. On parle de lui comme du « premier glacier de Moda » et ils sont nombreux ceux qui viennent de la rive européenne pour déguster ses glaces. C'est pourquoi de longues files se forment devant sa jolie boutique au bout de l'avenue Moda.

Ali Usta prépare 80 parfums de glaces, mais il n'en propose que 50 en moyenne chaque jour afin de diversifier l'offre. Fraise, griotte, mûre, pistache, noisette, amande, noix, châtaigne, caramel, café turc, chocolat, crème, citron, melon, kiwi, menthe... Les glaces aux morceaux de fruits font saliver lorsqu'on les contemple derrière la vitrine.

Le parfum le plus connu est le Santa Maria, et personne ne sait de quoi est faite cette glace savoureuse. J'essaie d'en savoir un peu plus auprès d'Ali Usta, en lançant : « Puisque c'est rose, cela doit être un fruit... » ; il répond, en souriant : « Tous ont essayé de savoir la formule du Santa Maria, mais personne ne connaît notre secret, c'est pourquoi je ne ferai pas de commentaire à ce sujet. »

Lorsqu'il commença à gagner en notoriété, d'autres glaciers se sont installés à Moda, mais ils ont tous fermé les uns après les autres. Quel est le secret de cette réussite ? « Je n'ai rien fait de spécial, je suis resté moi-même

du début à la fin » dit-il. Le seul principe qui n'a pas changé depuis le début, c'est la qualité des produits. « Si le goût d'une glace a changé en dix ans, c'est qu'elle a perdu de sa qualité ; le plus important pour nous, c'est de rendre heureux le client sans lésiner sur la qualité et l'hygiène du service », ajoute-t-il.



Le prix de la glace au kilo est de 35 YTL, d'une seule boule, 2 YTL. Les files qui se forment devant sa boutique, surtout le soir, rassemblent en majorité des personnes venues de tout Istanbul, mais aussi des touristes et des célébrités. Ali Usta est ouvert de 9 h à 2 h du matin et si vous venez un soir d'été, vous risquez d'attendre quelques minutes pour savourer les merveilleuses glaces d'Ali Usta !

* İnci Kara, journaliste

Le programme d'Istanbul 2010 se précise



Qu'est-ce qui attend Istanbul et ses habitants en 2010, lorsque celle-ci sera la capitale culturelle de l'Europe ? Il ne fait aucun doute que ce grand événement apportera beaucoup de choses à la Turquie. Nous entendons souvent parler de 2010 comme d'une occasion de créer des emplois, de transformer la ville et d'ouvrir de nouveaux musées, tandis que des artistes, des cinéastes, des écrivains, des musiciens du monde entier visiteront la Turquie et enrichiront son paysage artistique et culturel. De nombreux projets sont élaborés dans les domaines de la littérature, de la musique, de l'opéra, du cinéma et du spectacle vivant et, petit à petit, quelques-uns d'entre eux commencent à être dévoilés, bien que le programme officiel ne soit pas encore défini. Il est question d'un « concours de roman » qui vise à enrichir les œuvres ayant Istanbul pour objet. Pour la musique et l'opéra, des concerts gratuits sont prévus dans les parcs et d'autres lieux en plein air, ainsi que dans des lieux historiques afin de lier la musique et l'histoire.

Un projet de film nommé « 10 Istanbul » réunira 10 réalisateurs qui raconteront chacun un quartier d'Istanbul.

En ce qui concerne les spectacles vivants, le Festival de théâtre des Universités européennes prévoit d'organiser un spectacle appelé « Contacting the world » où se rencontreront de jeunes artistes.

* Dilara Ölem Güneren

As Matbaacılık
Reklam Ambalaj San. ve Dış Tic. Ltd. Şti.

Renklerle Buluşma Noktanız...

AS MATBAACILIK

Adres: Yüzyıl Matbaacılar Sitesi 4. Cadde No: 92 Bağcılar / İST.
Tel: (0212) 429 49 49 - 430 51 52 Fax: (0212) 429 49 29
Web: www.asmatbaacilik.com.tr
e-mail: asmatbaacilik@gmail.com - info@asmatbaacilik.com.tr

La presqu'île où se rencontrent la mer Égée et la Méditerranée : Datça – Cnide



* Erkan Oyal

Cnide (Knidos) et Datça sont les deux moitiés d'une même pomme, deux villes maritimes naturelles d'une presqu'île qui s'étend tel le cou d'une girafe entre deux mers ayant donné naissance aux civilisations. Le nom de Cnide, tout comme celui de Datça, appartient au peuple qui y vécut. L'histoire de Cnide, ville antique qui repose sous une végétation naturelle et au-dessus de rochers volcaniques, remonte au VII^e siècle avant J.-C. Tandis que Datça est baignée par les eaux turquoises de la Méditerranée, sous un léger vent frais. Un des plus grands géographes de la période antique, Strabon (63 avant J.-C. – an 21), avait écrit, dans son livre Geographica : « Si Dieu voulait faire vivre longtemps les fidèles qu'Il a créés, Il les laisserait dans la presqu'île de Datça ». Il n'y a aucune raison de ne pas imaginer qu'Aphrodite se baigne encore dans la mer de Datça, lieu aux courants frais, aux éclats turquoises et à l'écume blanche.

Bien qu'elles aient préservé leur forme naturelle en raison de la difficulté d'accès pendant des siècles, les nouvelles routes ouvertes ces dernières années et le transport par la mer ont accéléré l'afflux de touristes dans les deux villes.

La première société humaine présente dans la presqu'île de Datça est apparue 3000 ans avant notre ère. Il existe des documents prouvant l'existence de liens commerciaux entre la région et la Crète. Un peu plus tard, les peuples doriens de Sparte se sont installés dans la région en 1200 avant J.-C., ainsi que dans les îles de Kos, de Rhodes, de Symi, de Nysiros et de Têlos, lors de leur exode égéen.

Dans les fouilles de Burgaz qui se poursuivent dans la province de Datça, les fondations d'une rôtisserie et de trois boutiques alignées les unes près des autres prouvent que Datça était un centre commercial important, avant Cnide. Les ateliers d'amphores de la ville qui vivait de l'exportation par la mer d'huile d'olive et de vin que produisaient les habitants, ont été étudiés et inscrits dans l'histoire par les chercheurs français. Les développements survenus dans les techniques de la voile, qui ont permis de gagner de la vitesse dans les transports, ont écarté les ports de Burgaz de la voie commerciale principale. Le destin a souri à Cnide, qui a attiré les populations entre 365 et 355 avant J.-C., quittant Burgaz.



Cnide s'est développée grâce au commerce maritime et à l'installation de commerçants. En s'alliant avec six grandes villes de l'Égée du sud, ses habitants ont créé un centre olympique et de culte commun à Triopion, cet espace sacré se trouve très probablement à Palamutbükü. Grande ville développée, Cnide a créé des colonies en Égypte et en Sicile à partir du VII^e siècle. Elle détenait une grande part dans le commerce

de la Méditerranée orientale. Au VI^e siècle, le peuple de Cnide fit construire un riche sanctuaire à Delphes, lieu sacré.

À cette époque-là, dans un passage à l'extrémité est de la presqu'île, apparut l'armée perse. Lors de l'arrivée de l'armée perse à Ionia, sous le commandement de Harpagos, le célèbre historien Hérodote nous fait savoir que les habitants de Cnide ont creusé l'isthme de Balikaşiran, large de 900 mètres, reliant la presqu'île de Datça au continent, et transformé leur terre en île pour se protéger des Perses. Pendant les travaux, des choses étranges se déroulèrent et les corps des habitants de Cnide furent couverts de blessures. Par crainte de commettre une faute, ils envoyèrent quelqu'un à Delphes, centre de la divination, pour demander à Zeus s'ils faisaient une erreur ou non. La Pythie, la devineresse déclara : « L'isthme ne veut ni château, ni être creusé. Si Zeus l'avait voulu, n'aurait-il pas créé une île ? » Les habitants de Cnide abandonnèrent, et se rendirent à Harpagos lorsqu'il arriva.

À la fin de la guerre, Harpagos fit construire à Delphes un portique somptueux orné des peintures du célèbre peintre Polygnote. La ville, qui participait auparavant à l'Union maritime Attique – Delos, prit place auprès de Sparte avec l'île de Rhodes, Iasos et l'île de Samos au moment de la guerre du Péloponnèse (431 à 404 av JC). La fameuse guerre qui opposait Athènes et Sparte en 394 avant notre ère eut lieu face à Cnide. À la fin de la guerre, qui se termina par la victoire d'Athènes, une sculpture de lion fut édifée en guise de souvenir sur un rocher à l'est de la ville.



L'administration de Cnide est décrite comme la véritable démocratie d'Aristote. Les monnaies de Cnide, où l'on retrouve l'effigie nue d'Aphrodite, s'étaient répandues à cette époque jusqu'en Afghanistan.

La ville maritime, qu'Homère appelait « la Cnide des hauteurs », est devenue célèbre grâce à l'Aphrodite de Cnide, transférée à Istanbul, la Déméter de Cnide au British Muséum et au lion de Cnide. Cap krio présente deux ports naturels, l'un militaire, l'autre commercial, une grande avenue proche du port, une acropole, un observatoire, des centres de santé, l'espace sacré d'Apollon figé au-dessus des terrasses, les temples de Dionysos, d'Aphrodite et de Déméter, deux théâtres à l'acoustique naturelle inégalée, une archéologie exceptionnelle au côté d'une plage unique. Cnide a vu naître des sculpteurs importants comme Praxitèle, qui a réalisé la célèbre sculpture d'Aphrodite, des mathématiciens et des astronomes tels qu'Eudoxos, des médecins comme Euryphon, des architectes, par exemple Sostratus, qui a conçu le phare d'Alexandrie.

60 ans avant J.-C., le peuple de paix de Cnide, qui n'a connu aucune ruine pendant 1400 ans, fut confronté aux attaques de pirates. Cnide apporta son soutien politique et militaire à Rome, renforçant ainsi leurs liens et Rome exempta Cnide d'impôt. À la suite de troubles politiques, la victoire d'Octave lors de la bataille d'Actium laisse apparaître une période de calme. Lors



de la fin de l'Antiquité, Cnide reste une ville riche aux maisons luxueuses décorées de peintures murales et de mosaïques.

Cinq grandes églises de type basilique construites au début de l'ère chrétienne (V^e et VI^e siècles) demeurèrent encore aujourd'hui. Cnide a été occupée par les Arabes au VII^e siècle et détruite. La découverte de céramiques datant de Byzance montre que la ville continuait à être habitée. Avec les tremblements de terre, les ressources en eau se sont épuisées et la transformation des voies maritimes a entraîné la fin du commerce dans la région. La vie fut d'autant plus difficile suite aux attaques des pirates. Au VIII^e siècle, « Stadeia » a été ajouté au nom de Cnide et les habitations furent déplacées à un autre endroit de la presqu'île, à Datça. Lorsque Cnide fut désertée, les monuments ont été démolis. Malheureusement, la ville ressemble désormais à une carrière de pierres.

Elle fut abandonnée jusqu'en 1749, lorsque Lord Charlemond découvrit un champ de ruines, aujourd'hui encore somptueux. Les fouilles ont commencé en 1812, en 1858, et continuent toujours.

La nature crée des miracles à Datça, dont Gebe Kumu. En direction de Marmaris, dans cette large dune qui s'allonge le long de la Méditerranée, des centaines de plantes de toutes les couleurs fleurissent au printemps, créant un spectacle naturel. Avec ses anciennes rues pavées étroites, ses petits hôtels charmants, son café local, et ses jardins ornés de jolies fleurs, Datça attire les visiteurs. Les cafés et restaurants peints en jaune, violet, orange, dans le port de Yatır, et les promenades en bateau sont à votre service de jour comme de nuit. Plonger et nager aux côtés des poissons dans l'eau claire des baies naturelles innombrables qui s'étendent de Datça à Cnide rappelle à l'homme la beauté exceptionnelle de la nature. Les amandes de Datça, le miel, le caroubier, les poissons, les plantes médicinales sont devenus célèbres avec le grand marché ayant lieu en fin de semaine. Si vous faites un voyage mystérieux vers Karia, ou si vous venez des îles grecques, de Bodrum ou de Marmaris, vous rencontrerez d'abord Kocadağ à Datça, terre des chèvres des montagnes.

Le poète turc Can Yücel, qui a vécu ses dernières années à Datça, avait écrit ces vers au sujet de cette ville :

Je me lève le matin, et ouvre les portes

Tout le monde arrive

Les moineaux, les tourterelles, les fleurs de Jésus

J'appelle les nuages, ils viennent

Le ciel est terriblement bleu

Je ne parviens pas à marcher, je n'ai plus de pieds

Comme si j'étais un esprit

Comme si j'étais un amandier

Mangez mes fruits verts

Avec un verre de raki

*Pour vous souvenir que Can a vécu dans ce monde
À la vôtre !*





Yurtdışı gönderiler, DPD ile Yurtiçi Kargo'da!

Uluslararası gönderileriniz için farklı bir adres aramayın. Avrupa lideri DPD'nin gücü ve Yurtiçi Kargo güvencesiyle gönderinizi dünyanın istediğiniz noktasına ulaştırın!



Tam zamanında!

